



Les Amis des Monastères

N° 169 - JANVIER 2012 - TRIMESTRIEL - 5 €

Présence bénédictine sur les bords de Loire

La Fondation des Monastères

reconnue d'utilité publique (J.O. du 25 août 1974)



SON BUT

- Subvenir aux besoins des communautés religieuses, contemplatives notamment, en leur apportant un concours financier et des conseils d'ordre administratif, juridique, fiscal.
- Contribuer à la conservation du patrimoine religieux, culturel, artistique des monastères.

SES MOYENS D'ACTION

- Recueillir pour les communautés tous dons, en argent ou en nature, conformément à la législation fiscale sur les réductions d'impôts et les déductions de charges.
- Recueillir donations et legs, en franchise des droits de succession (art. 795-4 du code général des impôts).

SA REVUE

Publication trimestrielle présentant :

- un éditorial de spiritualité ;
- des études sur les ordres et les communautés monastiques ;
- des chroniques fiscales et juridiques ;
- des annonces, recensions, échos.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS

« **Fondation des Monastères** »

83/85, rue Dutot

75015 Paris

Tél. 01 45 31 02 02

Fax 01 45 31 02 10

E-mail : fdm@fondationdesmonasteres.org

www.fondationdesmonasteres.org

CCP 3 041 212 F LA SOURCE

Les Amis des Monastères

Revue trimestrielle

SOMMAIRE

N° 169 – Janvier 2012

Présence bénédictine sur les bords de Loire

© *Abbaye de Fleury*

Les Amis des Monastères

ISSN : 1250-5188

Dépôt légal :

N° 12320 - janvier 2012

Commission paritaire :

N° 1012 G 82214

du 06 Décembre 2007

Directeur de la publication :

Mère Marie-Chantal Geoffroy

Rédacteur en Chef :

Pierre Avignon

Rédaction :

Tél. : 01 45 31 02 02

Fax : 01 45 31 02 10

Impression :

Atelier Claire Joie

Monastère des Clarisses

38340 Voreppe

Tél. Mon. : 04 76 50 26 03

Numéris : 04 76 50 87 52

Fax : 04 76 50 03 44

E-mail : clairejoie.voreppe@wanadoo.fr

Vœux de Mère Marie-Chantal Geoffroy 4

Liminaire

Par Dom Etienne Ricaud, Abbé de l'abbaye de Fleury 5

Brève histoire de Fleury

Par Frère Lin Donnat 6

Beata pacis visio : la basilique, signe du ciel sur la terre

Par Frère Luc Icardo 13

Les chapiteaux de la tour de Gauzlin,
une catéchèse de pierre

Par Frère Bertrand Lefebvre 18

Le sanctuaire de la basilique ou comment méditer la Règle
de saint Benoît à travers architecture et sculpture

Par Frère Bertrand Lefebvre 22

Max Jacob à Saint-Benoît sur Loire

Par Frère Louis-Marie Gantier 30

L'histoire du monastère de Bouzy-la-Forêt

Par Mère Marie-Caroline Lecouffe,
Prieure de l'abbaye de Bouzy-la-Forêt 36

La congrégation des Bénédictines
de Notre-Dame du Calvaire

Par Mère Marie-Caroline Lecouffe,
Prieure de l'abbaye de Bouzy-la-Forêt 42

Chronique juridique

À l'attention des communautés en voie de fermeture 45

Vie de la Fondation

Le Conseil d'administration du 8 octobre 2011
Une équipe renouvelée à la Fondation 47

Vie religieuse

Les 1650 ans de la fondation de l'Abbaye Saint-Martin de Ligugé 52

Notes de lecture 54

Annonces 65

Abonnez-vous 67

Vœux

Chers amis,

Du haut du ciel notre Seigneur regarde et voit!

Il entend les chants de joie, les cris de désespoir.

Par son Amour infini le Seigneur soutient notre monde et l'enveloppe d'une ineffable tendresse.

Il veut venir combler ce vide révélé par "la crise" dont souffre notre humanité.

C'est le temps de Sa grâce!

C'est le moment de Lui donner sa juste place, c'est-à-dire la première en tournant nos coeurs vers Celui qui ne cesse de nous désirer.

C'est le temps de convertir encore plus nos désirs matériels en désirs relationnels et spirituels.

C'est le temps de relever un beau défi qui nous est lancé en ce début d'année : accueillir cette pauvreté extérieure, ce vide, comme une chance pour cultiver et féconder notre terre intérieure.

Il est donc grand temps maintenant de saisir l'exceptionnelle portée spirituelle livrée par saint Benoît, notamment dans le Prologue de sa Règle au n° 49 : " A mesure qu'on progresse dans une sainte vie et dans la foi, le coeur se dilate, et c'est avec une indicible douceur d'amour que l'on court dans la voie des commandements de Dieu".

C'est le moment de lire, avec le coeur, ce nouveau numéro de la revue pour rechercher la Paix, la vraie, là où on est sûr de la trouver!

Alors sera venu le temps de nous souhaiter, sans complexe, une bonne année de " joie mystérieuse et imprenable" où nous laisserons le Cœur du Seigneur s'écouler dans nos croix.

Rendus forts nous étreindrons la vie de tout notre être.

Nous deviendrons alors l'ami à l'amour brûlant pour notre prochain.

Que nous souhaiter de meilleur ?

Merci à vous tous d'être là pour nous aider à le vivre.

Sainte année!

*Mère Marie-Chantal Geoffroy
Présidente de la Fondation des Monastères*

LIMINAIRE

Le visiteur qui, de nos jours, arrive à Saint-Benoît-sur-Loire, est saisi par la beauté du paysage qui émerge lorsque la route monte sur la levée du fleuve : la basilique y surgit alors à la conjonction du ciel, de la terre et de l'eau, solidement implantée depuis bientôt un millénaire, sacralisant cet espace unique en son harmonie. « L'Esprit règne au-dessus de Saint-Benoît, écrivait Max Jacob... Les endroits de la terre qui sont comme une église sont très rares. »

L'abbatiale romane, en effet, est avant tout un haut lieu spirituel, maison de prière des moines habitant ce lieu depuis le VII^e siècle, écrin des reliques de saint Benoît, commentaire sculpté dans la pierre du mystère de l'Église et de la vie monastique. Monument, elle l'est au sens étymologique du terme, c'est-à-dire lieu de mémoire ; pas seulement témoin d'un passé révolu, mais mémoire vivante qui transmet l'évangile, un évangile qui fait vivre aujourd'hui une communauté de près de quarante moines. En y célébrant l'office six fois par jour, en y priant avec les paroissiens du village dont c'est aussi l'église et avec les pèlerins qui la visitent, ces moines gardent fidèle à sa vocation cet édifice né de la prière et pour la prière.

Dans les pages qui suivent, des frères de cette communauté racontent l'histoire de leur monastère et commentent la signification, l'architecture et la sculpture de cette église qu'ils ont le privilège de fréquenter quotidiennement ; celle-ci les imprègne, car l'on est façonné par le lieu où l'on vit. Que ces textes et ces photos suscitent en vous le désir de découvrir ou redécouvrir ce haut lieu qui parle de Dieu et porte vers Lui.

*frère Étienne RICAUD,
abbé de Fleury.*

BRÈVE HISTOIRE DE FLEURY

Il y a dans le Val de Loire de petits tertres sableux dominant le val inondable, où les hommes se sont installés dès la préhistoire. C'est là que dans le premier quart du VII^e siècle, on trouve un petit groupe de moines, installés autour d'une église dédiée à sainte Marie. Puis Léodebold, à son tour, vient fonder un autre monastère, tout proche du premier, avec une église dont le patron est saint Pierre. Léodebold était un grand personnage et tout de suite, il dote largement sa nouvelle fondation et les deux communautés de Saint-Pierre et de Sainte-Marie ne tardent pas à fusionner. À Fleury, on suit une règle, où se combinent les institutions de saint Colomban et la Règle de saint Benoît, comme en beaucoup d'autres fondations du temps.

Les reliques de saint Benoît

Fleury n'avait pas de reliques qui attirent la protection du ciel et les faveurs des hommes. En lisant les *Dialogues* de saint Grégoire, l'idée vint à l'abbé Mommole de faire des restes de saint Benoît, alors abandonnés, le trésor de son monastère. Il envoie le moine Aygulphe chercher ces reliques au Mont-Cassin et les dépose dans l'église Sainte-Marie, sur l'emplacement de la basilique actuelle. On situe cet événement fondateur vers 660.

Le monastère carolingien

Le monastère traversa sans trop de dommages la période troublée qui marqua au VIII^e siècle l'avènement des Carolingiens. Il échappa de même aux raids des Sarrasins. D'autant que l'extension de la Règle de saint Benoît, et par conséquent de son culte, à l'époque carolingienne, ne pouvait qu'être favorable à ceux qui gardaient son corps. Un signe de cette prospérité est l'essor de la bibliothèque. Elle s'enrichit de nombreux manuscrits, parmi lesquels des classiques anciens, dont le monastère possède une belle collection, rare fortune à cette époque en Gaule. C'est de Fleury que nous viennent deux manuscrits de saint Augustin et de saint Jérôme, parmi les plus anciens qui aient été conservés de ces auteurs. Un scriptorium, où les livres étaient copiés et ornés, commençait à fonctionner. Parmi les plus beaux manuscrits carolingiens parvenus jusqu'à nous, on trouve deux grandes bibles d'apparat, dites de

Théodulphe (+ 821), abbé de Fleury et évêque d'Orléans, ami de Charlemagne et d'Alcuin, sorties probablement des mains des copistes de Fleury.

Les invasions normandes marquèrent la fin de cette première prospérité. Par trois fois, en 854, 865 et 882, les Normands pillèrent l'abbaye et y mirent le feu. Enfin, sous l'abbé Lambert (907-925), un dernier raid des Normands, conduit par un chef nommé Raynaldus, fut écarté par une intervention miraculeuse de saint Benoît lui-même.

Au milieu de ces désastres, Fleury aurait pu disparaître, comme tant d'autres abbayes anciennes. Le monastère eut la chance, à partir du premier tiers du x^e siècle, de compter une succession de grands abbés pendant plus de cent ans. C'est d'abord saint Odon, abbé de la jeune fondation de Cluny, à qui l'abbaye fut offerte en 930. Par son humilité, il se concilia le cœur des moines et renouvela la vie spirituelle de la maison. Il est remarquable qu'il n'introduisit pas à Fleury les usages de l'abbaye bourguignonne, mais garda les coutumes locales plus anciennes. Il restaura le temporel et fit aussi revivre l'école qui de nouveau attira des élèves de partout.

L'œuvre d'Odon fut continuée par ses successeurs dont deux nous sont particulièrement bien connus : saint Abbon et l'évêque Gauzlin. Abbon, originaire d'une famille d'Orléans, avait été offert encore enfant à Saint-Benoît par ses parents et était rapidement devenu un savant dans toutes les disciplines du temps. En 988, il fut élu par ses frères abbé de Fleury et très vite mêlé aux conflits qu'entraînait la réforme de l'Église. Il lui fallut faire respecter la liberté de son monastère, en fait son existence même, par les seigneurs et en particulier l'évêque d'Orléans, Arnoul. Abbon fit appel à la protection du pape et obtint en 997 une bulle de liberté, le premier en date des privilèges qui aboutiront à l'exemption monastique. Il trouva la mort le 13 novembre 1004 en essayant de rétablir la régularité dans le prieuré de La Réole, sur la Garonne en amont de Bordeaux, qui dépendait de Fleury, et fut dès lors vénéré comme martyr.

Son successeur Gauzlin (1005-1030) était un grand personnage, qui devint en 1013 archevêque de Bourges, sans cesser d'être abbé de Fleury. C'est à lui que nous devons le projet et les premiers travaux (vers 1020) de la tour qui sert aujourd'hui de porche d'entrée à la basilique.



la tour de Gauzlin

La vie à Fleury à cette époque, son horaire, ses coutumes, ses activités, nous sont très bien connus grâce à un document exceptionnel, un véritable reportage, unique en son genre, dû au moine Thierry, d'origine allemande.

Mais le trait le plus significatif de la vitalité de Fleury est l'influence qu'elle exerce au dehors. Des moines de notre monastère sont demandés pour relever ou réformer d'autres monastères, en Lorraine et jusqu'en Bretagne et en Angleterre.

Lieu de pèlerinage, centre d'activités rurales, Fleury est au moins autant un foyer intellectuel, un des premiers du royaume capétien des X^e et XI^e siècles. Le chant, partie intégrante de la liturgie, était cultivé avec honneur au monastère qui sera l'un des centres de *l'organum* ou déchant, cet ancêtre de la polyphonie. Le moine Constantin, écolâtre, c'est-à-dire directeur des écoles, était un musicien et un facteur d'orgues de renom.

La basilique

Cette période de prospérité de Fleury va trouver son expression et son couronnement dans l'édification de la basilique qui en perpétue encore aujourd'hui le souvenir. L'initiative revient au moine Odilon, sacriste, et à son abbé, Guillaume (de 1067 à 1080). Le chantier, ouvert vers 1067, fut poursuivi jusqu'en 1108 où furent consacrés les deux autels du nouveau sanctuaire, dédiés, le premier, à la Vierge, et le second, au-dessus de la crypte, à saint Benoît. Quelques mois plus tard, le roi Philippe Ier mourait à Melun et demandait à être enterré, non pas à Saint-Denis, mais à Fleury, auprès de saint Benoît, et son corps fut déposé sous le dallage du sanctuaire. La construction, reprise vers 1145, atteignit enfin la grosse tour du XI^e siècle et s'y raccorda.

Des siècles difficiles

Lors de la guerre de Cent ans l'abbaye souffre beaucoup : les dépendances et le monastère lui-même sont incendiés en 1359. À la fin du siècle,



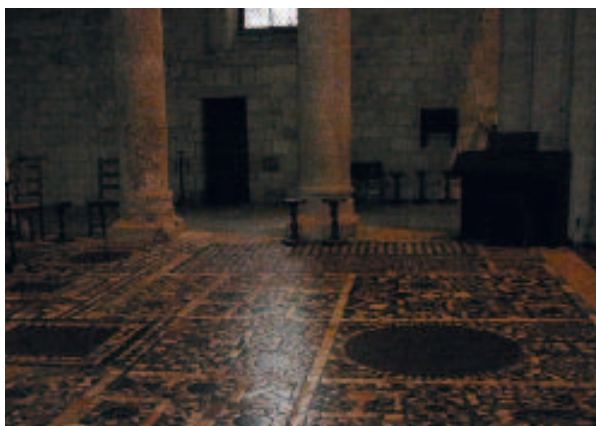
on ne compte plus que 24 religieux. Un abbé magnanime, Bégon de Murat, n'hésite cependant pas à installer, en 1413, une centaine de stalles dans le chœur où elles témoignent encore aujourd'hui de l'art des huchiers orléanais qui les sculptèrent. Jeanne d'Arc, au cours de ses chevauchées, passa à Saint-Benoît probablement deux fois en 1429 et en 1430.

Les guerres de religion furent encore plus désastreuses. En 1562, le monastère fut pillé par les soldats de l'abbé commendataire du temps, Odet de Chatillon, passé à la Réforme. Heureusement le prieur avait caché les reliques dans... le logis abbatial, qui n'était pas menacé évidemment ! En 1590, on ne trouve plus que cinq moines dans l'abbaye... La vie monastique allait-elle finir en ce lieu ?

La congrégation de Saint-Maur

Les bâtiments étaient en mauvais état et les religieux, faute de locaux, vivaient chacun pour soi, fort honnêtement, mais sans vie commune. Le cardinal de Richelieu, devenu abbé commendataire, fit appel à la jeune Congrégation de Saint-Maur qui prit possession du monastère avec cinq religieux en 1627. La communauté se mit à l'œuvre de restauration. L'église fut d'abord nettoyée et blanchie à la chaux ; ainsi disparurent les derniers vestiges des peintures romanes qui couvraient les murs et dont quelques traces sont encore visibles aux chapelles du transept nord ou sur les parois du déambulatoire.

Pour mettre en valeur les reliques de saint Benoît, ils firent construire un retable, dit mausolée, pour la nouvelle châsse ; ce monument occupait entièrement le fond de l'abside romane et s'élevait jusqu'aux fenêtres hautes, les cachant en partie. Son poids avait obligé à combler, ou presque, la crypte par un gros mur de soutènement. Pour monter au nouvel autel, on déplaça le dallage et établit un second et un troisième palier.



C'est la disposition que l'on a pu voir jusqu'en 1958, avant les travaux qui rétablirent ce magnifique pavement dans sa situation primitive, au moins pour l'essentiel.

Cet ensemble resta en place jusqu'en 1861 ; sa moitié supérieure se trouve aujourd'hui dans le transept sud, trans-

formé en monument aux morts de la Grande Guerre.

Les religieux entreprirent aussi de reconstruire le monastère dont les bâtiments avaient beaucoup souffert des guerres de religion. En 1712, on posa la première pierre d'une grande aile, dont la façade était tournée vers le Midi, devant de beaux jardins à la française. De cet ensemble, il ne reste aujourd'hui qu'un plan et une vue cavalière, dessinés en 1794-1795, peu avant que la pioche des démolisseurs ne vînt tout jeter bas.

En 1790, l'Assemblée nationale par une série de mesures supprima les ordres religieux et interdit l'émission des vœux. Les biens des maisons religieuses deviennent biens nationaux. La plupart des moines se retirèrent dans leur famille. L'un devint supérieur du Grand Séminaire d'Orléans, ce qui l'amena à prêter le serment, dont il se repentit dès 1792. Deux restèrent dans la région, continuant clandestinement à exercer leur ministère. Dom Tarin d'Arcis se sécularisa et, marié dans le pays, devint conseiller municipal puis maire jusqu'en 1840.

Ainsi disparurent sans bruit les derniers survivants d'une glorieuse tradition. Les reliques ne furent pas abandonnées : un paroissien, Simon Gaudry, les cacha dans le grenier de sa maison, place Saint-André. La paroisse prenait ainsi, d'une certaine manière, le relais des moines, jusqu'à leur retour. Les archives et la bibliothèque aboutirent, non sans pertes, à Orléans. Du beau monastère construit au XVIII^e siècle, il ne restait, en 1807, plus une pierre, tout était rasé jusqu'au sol. L'église abbatiale, revendiquée par la commune pour devenir paroissiale, fut heureusement sauvée et demeura le seul témoin de tant de siècles de prière et de travail. L'histoire était-elle terminée ?

Une lente restauration

La basilique fut sauvée par les efforts persévérants du service des Monuments historiques. À partir de 1840, elle devint l'immense chantier d'une patiente restauration, secteur par secteur, jusqu'aux travaux des premières années du XXI^e siècle sur la tour porche.

La vie monastique, quant à elle, connut un début de reprise en 1865 où quatre moines de La Pierre-qui-Vire se chargèrent de la paroisse de Saint-Benoît-sur-Loire à la demande de l'évêque d'Orléans. En 1891 un premier bâtiment, aujourd'hui hôtellerie, est édifié sur le petit terrain acheté par Mgr Dupanloup et donné à la communauté. Puis tout semble s'arrêter : les moines sont écartés par les lois laïques de la cure de Saint-Benoît, puis expulsés en 1903.

Ce n'est qu'en 1944 que l'abbé de La Pierre-qui-Vire, Dom Fulbert Gloriès, vint le 11 octobre installer lui-même la nouvelle communauté avec comme supérieur le P. Marianus Desplanques ; ses quelque quinze moines s'installent dans le petit monastère de 1891, au milieu des difficultés que l'on imagine en cette période où tout manque.

En 1959, Dom Marie-Louis de Haldat du Lys, venu d'En-Calcat, est béni abbé. Peu auparavant la communauté s'est installée dans la première aile du monastère reconstruit au sud de la basilique. Celui-ci est achevé en 1966-1967, tandis que le père abbé Marie-Louis réalise dans la paix l'aggiornamento post-conciliaire. Dom Bernard Ducruet lui succède en 1971 et gouverne avec sagesse la communauté jusqu'en 1991. Dom Étienne Ricaud est aujourd'hui le 102^e abbé du monastère qui compte une quarantaine de moines.

Bibliographie pour aller plus loin

Le grand classique, que l'on ne trouve plus qu'en bibliothèque, mais qui reste toujours précieux tant pour l'histoire de l'abbaye aux diverses époques que pour ses illustrations, est le livre du chanoine Georges Chénesseau, *L'Abbaye de Fleury à Saint-Benoît-sur-Loire* (Van Oest, 1931).

L'étude archéologique la plus récente et la plus complète sur la basilique est celle d'Eliane Vergnolle, *Saint-Benoît-sur-Loire et la sculpture romane au XI^e siècle* (Picard 1985), travail très approfondi, remarquablement illustré.

Aujourd'hui on peut lire les dernières recherches sur la basilique dans *La basilique de Saint-Benoît-sur-Loire, histoire et symboles*, par des moines de Fleury, 2008 (en vente à la Librairie bénédictine), album admirablement illustré par les photographies des sculptures qui viennent d'être restaurées. Ce beau volume comporte une bonne bibliographie.

Sur les reliques et l'histoire la plus ancienne de l'abbaye le dernier travail exhaustif est *Le culte et les reliques de saint Benoît*, Monserrat, 1979 (disponible à la Librairie bénédictine).

Ensuite pour connaître la vie concrète de ces moines du Moyen Age à qui nous devons la basilique, il faut lire l'extraordinaire reportage présenté par le P. Anselme Davril, *La vie des moines en l'an Mil* (à la Librairie bénédictine). C'est la traduction d'un texte de l'époque de l'abbé Abbon et de la construction de la tour.

Ensuite on trouvera trois numéros récents de la revue *Renaissance de Fleury* : "L'abbaye de Fleury, quatorze siècles d'histoire", "Les reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique", "Les manuscrits de Fleury".

*frère Lin Donnat,
moine de Fleury.
Crédit photos : Abbaye de Fleury*



le cloître actuel

BEATA PACIS VISIO :

LA BASILIQUE, SIGNE DU CIEL SUR LA TERRE

« Jérusalem, cité bienheureuse, est appelée vision de paix... » : ainsi commence l'hymne des vêpres de la dédicace d'une église ; notre basilique est signe, symbole : celui-ci déploie toute sa richesse à la lumière de la Parole de Dieu et de la liturgie.

« Et j'ai vu descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, toute prête, comme une fiancée parée pour son époux... »

(Ap 21,2)



La tour porche

C'est, en avant-corps de la nef, l'imposante tour carrée qui évoque précisément cette Jérusalem d'en haut dont nous parle saint Jean dans le livre de *l'Apocalypse* (ch. 21) ; aussi bien son architecture que sa magnifique collection de chapiteaux historiés en sont directement inspirées. L'un deux, bien en évidence sur une colonne engagée de la façade ouest de la tour, qui écrit dans la pierre la vision inaugurale de saint Jean, au ch. 1^{er}, ne peut manquer de parler tout spécialement au cœur du moine ; dans l'adresse que saint Jean destine aux sept églises d'Asie « de la part de Jésus Christ, le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts, le souverain des rois de la terre », ces cinq petits mots : « à lui qui nous aime... » Le contraste est saisissant entre la sobriété de cette incise et la description grandiose de ce fils d'homme entrevu par saint Jean. Il nous aime : le désir du moine est de répondre amour pour amour : « ne rien préférer à l'amour du Christ » (*Règle de saint Benoît*, 4,21).

L'Apocalypse est le livre des « choses dernières », en termes techniques, de l'eschatologie ; dans le cœur de tout moine il y a cette aspiration vers la Jérusalem céleste. Dans sa conférence au Collège des

Bernardins, cependant, Benoît XVI en soulignait le vrai sens : « Au milieu de la confusion de ces temps où rien ne semblait résister, les moines désiraient la chose la plus importante : s'appliquer à trouver ce qui a de la valeur et demeure toujours, trouver la Vie elle-même. Ils étaient à la recherche de Dieu. Des choses secondaires, ils voulaient passer aux réalités essentielles, à ce qui, seul, est vraiment important et sûr. On dit que leur être était tendu vers "l'eschatologie". Mais cela ne doit pas être compris au sens chronologique du terme - comme s'ils vivaient les yeux tournés vers la fin du monde ou vers leur propre mort - mais au sens existentiel : derrière le provisoire, ils cherchaient le définitif. » Mais il ajoutait : « La Parole qui ouvre le chemin de la recherche de Dieu et qui est elle-même ce chemin, est une Parole qui donne naissance à une communauté. Elle remue certes jusqu'au fond d'elle-même chaque personne en particulier.... Mais elle nous rend aussi attentifs les uns aux autres. La Parole ne conduit pas uniquement sur la voie d'une mystique individuelle, mais elle nous introduit dans la communauté de tous ceux qui cheminent dans la foi. »

Le jeune moine a tôt fait de découvrir que le monastère n'est pas encore la Jérusalem céleste, mais plus il prend de l'âge en vie monastique, plus il comprend que le combat spirituel, si fortement évoqué sur les chapiteaux de la tour, concerne au premier chef la qualité des relations avec ses frères, que là est le test de la vérité de sa prière, et que ce travail de conversion est pour toute l'Eglise et tous ses frères et sœurs en humanité.

Inséparablement le désir du moine, tendu vers la Jérusalem d'en haut, est de s'associer à la liturgie céleste : « Après cela, j'ai vu une foule immense que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, races, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, en vêtements blancs, avec des palmes à la main. Et ils proclamaient d'une voix forte : "Le salut est donné par notre Dieu, lui qui siège sur le Trône, et par l'Agneau !" Tous les anges qui se tenaient en cercle autour du Trône, autour des Anciens et des quatre Vivants, se prosternèrent devant le Trône, la face contre terre, pour adorer Dieu. Et ils disaient : "Amen ! Louange, gloire, sagesse et action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles ! Amen !" » (Ap 7,9-12)

Dès le seuil, le moine, le fidèle, le pèlerin, est mis en présence de la fin : le monde réconcilié, de toutes tribus, langues, peuples et nations,

par le sang de l'agneau. « Dans la cité, je n'ai pas vu de temple, car son Temple, c'est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, et l'Agneau. » (Ap 21,22) On pousse la porte qui ouvre sur la nef : irrésistiblement le pèlerin est attiré vers le chœur, par la lumière qui entre à flots par les hautes fenêtres de l'abside : au centre l'autel. Plus précisément, les lignes convergent vers un point situé au dessus de l'autel du sanctuaire supérieur, donc à la verticale du corps de celui en l'honneur duquel a été édifié cet immense reliquaire de pierre : saint Benoît, patriarche des moines d'occident, dont les reliques sont conservées et vénérées dans la crypte.

« *Ma maison sera appelée maison de prière pour tous les peuples* »

(Mc 11,17)

La basilique est le lieu où la communauté monastique se rassemble sept fois par jour pour chanter l'office divin et célébrer l'eucharistie. Les stalles sont placées à la croisée du transept, donc au centre de la croix (dessinée par le plan de l'église) : beau symbole pour ceux que saint Benoît appelle à participer par la patience aux souffrances du Christ. Un

saint moine du Mont Athos parlait ainsi de la prière d'intercession : « prier pour les hommes signifie donner du sang de son propre cœur... »

Entre les deux groupes de stalles qui se font face, un espace vide : ainsi la communauté ne fait pas écran entre les fidèles dans la nef et l'autel, le Christ. La basilique comporte donc une longue nef : celle-ci nous rappelle que le véritable temple pour les fidèles du Christ est le peuple réuni pour écouter la parole, chanter la louange du Seigneur, et en communiant à ce pain unique qu'est le corps eucharistique du Seigneur, devenir



un seul corps avec Lui. Les parois entièrement nues font ressortir de manière éloquente le symbolisme de cet assemblage d'une multitude de pierres taillées, polies, jointoyées : « Vous aussi, soyez les pierres vivantes qui servent à construire le Temple spirituel, et vous serez le sacerdoce saint, présentant des offrandes spirituelles que Dieu pourra accepter à cause du Christ Jésus. (1 P 2,5) ».

Dans le même temps, ce vaste volume qui n'a rien d'écrasant grâce à l'harmonie savante de ses proportions aide merveilleusement le fidèle à se découvrir lui-même comme temple. « Ne le savez-vous pas ? Votre corps est le temple de l'Esprit Saint, qui est en vous et que vous avez reçu de Dieu... » (1 Co 6,19)

La basilique est aussi le lieu de culte pour la paroisse de Saint-Benoît-sur-Loire : elle y célèbre l'eucharistie presque tous les dimanches et également les sacrements. La présence des reliques de saint Benoît attire aussi de nombreux pèlerins : personnes qui viennent solliciter l'intercession du père des moines d'Occident, et ces nouveaux pèlerins : personnes en quête de paix, de sens, du chemin vers l'intériorité ou attirés par cet édifice, véritable Bible de pierre et microcosme de par l'ornementation qui réunit la création animale, végétale, florale... Nous devons sans doute à la présence de saint Benoît de vivre dans la paix ce partage fraternel dans l'occupation de la basilique.



Crypte

La communauté a la chance de célébrer la liturgie en deux lieux différents : l'hiver nous nous réfugions dans la crypte, légèrement chauffée, lieu par excellence du recueillement, tout autour du père des moines. Au moment de la semaine sainte, nous sommes heureux de retrouver la lumière et l'élan des voûtes pour célébrer le ressuscité.

Vision de paix et de beauté

Beata pacis visio, bienheureuse vision de paix ... : beauté dans l'harmonie des formes, des proportions, jeu de la lumière sur la pierre blanche ou légèrement teintée d'ocre ou de rose. Le beau est la splendeur du vrai, disait Platon. Mais la présence de saint Benoît dans la crypte nous rappelle que la beauté essentielle est celle d'un cœur qui se laisse transformer par l'Esprit Saint, configurer au Christ. Saint Benoît, l'ermite dans la grotte de Subiaco et le patron de l'Europe : en lui se conjuguent le primat donné à la recherche de Dieu par le chemin de l'Évangile et l'ouverture au frère. Le rayonnement des voûtes à partir du pilier central, où sont exposées les reliques du saint, dit magnifiquement la fécondité de celui dont le seul désir était de plaire à Dieu seul. S'inspirent en effet de sa règle et de sa vie, des moines et des moniales vivant aujourd'hui sur les cinq continents, ainsi que des laïcs qui ont découvert en saint Benoît leur maître spirituel : « une foule de toutes nations, races, peuples et langues ». La boucle est bouclée, ou plutôt, une histoire « sainte » commence...

« Vivre à Dieu seul et se tenir en sa présence, tout quitter pour atteindre la paix, choisir le silence pour saisir la parole, pour être ce disciple aux aguets, d'un mot, d'un ordre. Fuir au désert mais rassembler dans sa louange, consentir à toujours commencer, traduire en patience le désir du Royaume, pouvoir être trahi sans cesser de croire aux hommes. Voir l'univers à sa mesure véritable, l'univers comme un point lumineux, léger grain de sable que l'amour transfigure ; savoir que toute chose est en Dieu précieuse et pure. Craindre sans peur, dans l'abandon de tout son être, n'avoir rien de plus cher que le Christ, servir le seul Maître dont le joug rende libre. Ainsi, dans la douceur de l'Esprit, Benoît se livre. » (hymne pour la fête de saint Benoît).

*frère Luc ICARDO,
moine de Fleury.
Crédit photos : Abbaye de Fleury*

LES CHAPITEAUX DE LA TOUR DE GAUZLIN, UNE CATECHESE DE PIERRE

Construite à l'origine comme un monument indépendant, isolé de l'abbatiale, la tour de Gauzlin évoque la Jérusalem céleste aux douze portes (Ap 21,9-27) avec, illustrés dans les chapiteaux du centre, les mystères du Christ et de son Eglise, et ceux de la périphérie, les compromissions avec le monde et le combat spirituel contre les forces du mal¹.



Le Christ glorieux

À l'entrée occidentale, le Christ Juge (Ap 1,9-20), agneau immolé et lion de Juda (5,5-6), vivant arbre de vie (22,14) est la porte car nul ne va au Père que par le Fils (Jn 10,9.30). Les douze portes de la cité sainte figurent les douze apôtres (Ap 21,14) car c'est par eux que nous entrons dans le Royaume des cieux : « Pourquoi les apôtres sont-ils des portes ? Parce que c'est par eux que nous entrons dans le royaume de Dieu : en effet, ils nous

le prêchent. Et puis que nous entrons par eux, nous entrons par le Christ : lui-même est en effet la porte. Il est dit en effet qu'il y a douze portes à Jérusalem, et une seule porte, le Christ, et les douze portes sont le Christ, parce que le Christ est dans les douze portes »².



Le chapiteau de la femme de l'Apocalypse

CRÉATION ET RECRÉATION. En avançant par l'allée centrale, la voie royale, nous découvrons au centre de l'édifice le chapiteau de la femme de l'Apocalypse avec la main divine qui domine la composition (Ap 12,1-17). Au centre, la main de

¹Cf. *La basilique de Saint-Benoît-sur-Loire. Histoire et symboles*, par des moines de Fleury, Éditions Wadoo, 2008 (en vente à la librairie du monastère).

²Saint Augustin, *Commentaire sur le Psaume 86,4*.



l'Enfant Dieu est tendue vers l'Orient parallèlement à celle du Père. À la création originelle par la main du Père (*Gn 1*) correspond la recréation par la main du Fils.

INCARNATION. L'épisode de la fuite en Égypte induit le mystère de l'incarnation ; celui d'Hérode préfigure la mort sur la croix (*Mt 1,18 - 2,18*).

PASSION. La présence du dragon (Satan) sur la face latérale gauche suggère l'intention homicide de Satan (*Ap 12,2-4*), la mort violente de Jésus tant au début qu'à la fin de sa vie.

RÉSURRECTION. L'Enfant Dieu, debout sur les genoux de sa mère, est tendu vers la main du Père. Ressuscité, il est le premier né d'entre les morts (1,5), le premier né à la vie nouvelle ; d'où la métaphore de l'enfant (12,6). Par sa mort et sa résurrection, le Christ a vaincu les puissances du mal, ce qui est signifié par saint Michel enfonçant à deux mains la croix du Christ dans la gueule du dragon (12,7-9). Ainsi la croix est bien présente sur la composition.

JUGEMENT. « Un nouveau signe apparaît dans le ciel. C'était un cheval blanc, et celui qui le monte se nomme Verbe de Dieu » (19,11-16). Le cheval blanc de la vision, symbole de la victoire pascale, est substitué à l'âne de la fuite en Égypte et celui qui le monte, le Christ ressuscité, préfigure le jugement à venir (19,11).

RÉSURRECTION DES MORTS. Si la femme de l'Apocalypse est Marie, elle est aussi l'Église car c'est du côté transpercé du Christ sur la croix que naît l'Église. Or la gloire du Fils de Dieu ressuscité se manifeste précisément en son Église. Le Christ est tête de l'Église, laquelle est son corps (*Ep 1,22*). Entièrement unie au Christ, son Seigneur, l'Église annonce la résurrection des morts et la vie du monde à venir.

MARIE ET L'ÉGLISE. La femme glorieuse est donc à la fois Marie et l'Église. L'une et l'autre constituent le signe grandiose (*Ap 12,1*) et présentent à notre adoration l'Enfant Dieu, le Christ, en tous ses mystères.



Saint Martin

SAINT MARTIN. À sa mort, au centre du chapiteau, saint Martin est élevé au ciel par deux anges dans une mandorle de gloire. Il a enseigné les vérités de la foi à son peuple et qu'aurait-il pu proclamer sinon les mystères du Christ et de son Église évoqués en vis-à-vis. Sa charité manifestée par le partage de la chlamyde sur la face latérale gauche, son exemple, la puissance de sa prédication, ont converti la

Gaule de son temps. Aussi, voit-on, à droite, le dragon (Satan) léchant la poussière du sol au pied de l'ange thuriféraire (12,10).



Le chapiteau de l'âme partagée

LE COMBAT SPIRITUEL. Glorifié en son Église au centre, le Christ ressuscité se manifeste aussi au monde dans son combat spirituel à la périphérie de la tour : en effet, au septentrion, côté des ténèbres, de Satan, les deux serpents correspondent, chacun, à l'une des scènes des faces latérales du chapiteau, lesquelles introduisent à la Passion du Christ. À l'Occident, celui-ci accueille son peuple, l'Église, dans la cité sainte, non sans le reprendre sur ses compromissions avec le monde (*Ap* 2-3). Au midi, il se donne en nourriture, l'eucharistie, à l'âme partagée, mais victorieuse, en son combat spirituel.

Lors de la restauration de la tour porche par les Monuments historiques en 2008, dix chapiteaux épannelés ont été sculptés, dont deux sont historiés. Nous les évoquons ci-après :

Les deux témoins (*Ap* 11,1-13). Sur la face centrale de ce chapiteau situé au midi, deux témoins revêtus de sacs prophétisent au nom du Seigneur (11,3). Ils sont favorisés de la puissance divine et dotés d'immenses pouvoirs (11,5-6), ceux de Moïse et Elie. Ils en portent aussi les attributs. Ayant rendu leur témoignage, ils sont mis à mort, puis ressuscitent et sont enlevés dans une nuée jusqu'au ciel aux yeux de leurs ennemis effrayés (11,7-12). Les faits sont figurés sur les faces latérales.

Le récit présente un certain parallélisme avec celui de la femme et de l'Enfant Dieu (*Ap 12*) évoqué au centre de la tour. Les deux épisodes suggèrent les mêmes caractéristiques de passion, mort et résurrection. C'est l'une des raisons du choix de cet épisode pour figurer sur ce chapiteau à la place de l'ancienne sculpture disparue.



Les deux témoins

L'incrédulité de saint Thomas (*Jn 20,14-29*). Thomas ne croit pas les apôtres qui lui annoncent que Jésus leur est apparu ressuscité. Peu après, Jésus se manifeste à lui alors que tous sont réunis dans la salle, les portes étant verrouillées. Jésus dit à Thomas : « Avance ta main et mets-la dans mon côté, ne sois pas incrédule, sois croyant ». Thomas reconnaît son manque de foi. Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu crois ; heureux ceux qui croient sans avoir vu. »



L'incrédulité de saint Thomas

Sur le chapiteau, Jésus est figuré sur la face centrale le côté découvert tandis que Thomas, sous la volute gauche, touche le cœur transpercé. Sous l'autre volute, saint Pierre tient la clef de la Cité sainte. Les neuf autres apôtres sont répartis sur les faces latérales. En un édifice où le programme iconographique exprime l'essentiel de la foi, le choix de cet épisode pour la création de cet autre chapiteau semblait indiqué.

Alors que notre pape Benoît XVI annonce l'ouverture d'une année de la foi, admirons l'abbé Gauzlin qui, au début du XI^e siècle, donna à ses contemporains un solide enseignement sur le contenu de la foi. En cela, il fit de sa tour « une œuvre telle qu'elle soit un exemple pour toute la Gaule ». Dans sa profession de foi de 1022, il reprend d'ailleurs solennellement, en les paraphrasant, les articles du *Credo*.

*frère Bertrand LEFEBVRE,
moine de Fleury.
Crédit photos : Abbaye de Fleury*

LE SANCTUAIRE DE LA BASILIQUE

Ou comment méditer la vie et la Règle de saint Benoît à travers architecture et sculpture

Ceux qui entrent dans l'abbatiale entrent en réalité dans le ciel ; elle est le lieu où demeure la gloire de Dieu. La recherche de la lumière a été le but premier du maître d'oeuvre ; il faut que celle-ci rende la lumière divine quasi sensible car Dieu est lumière ; il y a donc une progression vers la lumière, du porche vers le sanctuaire. Il y a une gradualité dans la suite des piles et des colonnades, dans les lignes de l'architecture. La beauté du chevet tient à l'harmonieuse combinaison des volumes ; il s'en dégage une impression d'équilibre, de force, de sérénité.

La verticalité de l'architecture prend toute sa mesure dans les étagements à trois niveaux et les colonnes engagées s'élevant, en des lignes ascensionnelles, jusqu'à la voûte. Elles sont reliées entre elles par les lignes horizontales richement décorées du faux triforium, de l'arcature des fenêtres et des moulures. Ces verticales et ces horizontales se compènetrent et donnent à l'espace et aux volumes leurs si admirables proportions. La pierre transmet sans altération son message presque millénaire qui s'enracine dans les origines de la vie monastique.

L'église est conçue comme un immense reliquaire, ouvert à tous, édifié au-dessus des restes de notre père saint Benoît qui repose dans la crypte à demi enterrée et dont le message y est partout présent.

JEÛNE ET MORTIFICATION

Dès l'entrée du chœur, au bas des stalles, deux chapiteaux sur l'ascèse de la vie monastique attirent notre attention : le jeûne de saint Benoît à droite de la balustrade du chœur et son esprit de mortification à l'autre extrémité. Nous n'évoquerons ici que la seconde anecdote.

Le buisson de ronces

« Un jour, le tentateur se présenta à Benoît. Un petit oiseau noir, un merle, se mit à voler autour de son visage avec tant d'importunité que le saint homme aurait pu le prendre dans la main, s'il l'avait voulu ; mais

il fit un signe de croix et l'oiseau s'en alla. Il s'en suivit une tentation de la chair si violente que jamais le saint homme n'en avait éprouvé de pareille. Le Malin, en effet, lui remit en esprit, sous les yeux de l'âme, une femme qu'il avait vue jadis et alluma en lui un tel feu, au souvenir de sa beauté, qu'il ne pouvait contenir en son coeur la passion qui l'enflammait. Vaincu par le désir, il songeait déjà à quitter le désert. Soudain illuminé par la grâce divine, il revint à lui et, jetant les yeux sur le buisson d'orties et de ronces qui poussaient là, il se dépouilla de son vêtement et se jeta nu dans les épines. Il s'y roula longtemps et en sortit le corps tout déchiré. Par ses blessures, il chassa de son corps ce qui blessait son âme. Il vainquit le péché parce qu'il changea d'incendie. Dès ce moment, comme il le disait lui-même à ses disciples, les désirs de la chair furent si bien domptés en lui qu'il ne ressentit jamais plus rien de tel » (Grégoire le Grand, *Dialogues* II, 2).

À gauche du chapiteau, Benoît médite paisiblement dans la grotte. En la partie centrale, l'oiseau pique sur lui mais il fait le signe de la croix. A côté, le diable, le masque grimaçant, lui présente une femme vêtue d'une longue robe plissée, les cheveux répandus sur les épaules. A droite, pour rompre le charme, le serviteur de Dieu plonge, nu, dans le buisson d'épines. Au-dessus, la main de Dieu sort d'une nuée et bénit Benoît pour sa fidélité : « Briser immédiatement contre le Christ les pensées mauvaises survenant dans le coeur, et s'en ouvrir au Père spirituel » (RB 4,50).



Chapiteau du buisson de ronces

PRIÈRE

Sur l'autel, au centre du sanctuaire, est célébrée chaque jour l'Eucharistie, mystère de la mort et de la résurrection du Christ Jésus qui s'est livré lui-même par amour pour nous. C'est sur cet autel que le moine, après avoir été éprouvé, a signé solennellement un jour sa charte de profession monastique : « Celui qu'on reçoit promettra devant tous, dans l'oratoire, sa stabilité, une vie de vertus monastiques et l'obéissance, devant Dieu et les Saints. Il rédigera sa promesse sous forme d'une demande au nom des saints dont les reliques sont en ce lieu et de l'Abbé présent. Il l'écrira de sa main..., la signera et, de sa propre main, la déposera sur l'autel » (*RB* 58,17-20).

Au-delà, en prolongement de l'autel, la crypte à demi enterrée, avec ses neuf fenestrelles ouvertes sur le sanctuaire, manifeste la présence du Père des moines, maître de sagesse, béni de grâce et de nom. Il nous enseigne la voie pour nous détourner du mal et faire le bien, pour chercher la paix et la poursuivre (*RB* Prol., 17).

Dans l'abside, édifiée au-dessus de la crypte, quatre colonnes engagées encadrent l'autel de saint Benoît et s'élèvent en des lignes ascensionnelles jusqu'à la voûte. Au sommet de chacune, un chapiteau évoque un épisode de la vie du saint : le crible brisé, Maur marchant sur les eaux, la ruse de Totila, l'enfant ressuscité. Celui de Maur est particulièrement évocateur.

Maur marche sur les eaux

« Un jour que le vénérable Benoît se tenait en sa cellule, le jeune Placide sortit pour puiser de l'eau dans le lac mais, en plongeant sans précaution la cruche qu'il tenait, il tomba avec elle ; le courant l'emporta et l'entraîna loin de la rive, L'homme de Dieu, dans sa cellule, en eut aussitôt connaissance et se hâta d'appeler Maur : « Frère Maur, cours, car l'enfant parti chercher de l'eau est tombé dans le lac et le courant l'entraîne au loin ». Fait merveilleux et unique depuis l'apôtre Pierre ! Sur l'ordre du Père, après avoir demandé et reçu la bénédiction, Maur s'élança jusqu'à l'endroit où le courant entraînait l'enfant, il courut sur l'eau alors qu'il croyait aller sur la terre ferme. Puis, saisissant l'enfant par les cheveux, il revint rapidement. Dès qu'il eut touché terre, revenu à lui, il regarda en arrière et s'aperçut qu'il avait couru sur l'eau. Ce qu'il n'aurait jamais cru réalisable, il fut stupéfait de l'avoir fait.

À son retour, il raconta au Père ce qui s'était passé. Cependant le vénérable Benoît attribua le prodige non à ses propres mérites mais à l'obéissance de Maur. Celui-ci disait, au contraire, que cela était arrivé grâce au seul commandement du Père et qu'il n'était pour rien dans ce qu'il avait accompli sans le savoir. Mais l'enfant sauvé intervint dans cet amical débat d'humilité : « Moi, dit-il, quand on m'a tiré de l'eau, je voyais la melote de l'Abbé au-dessus de ma tête et je pensais que c'était lui qui me sortait du lac » (Grégoire le Grand, *Dialogues II*, 7).



Maur marche sur les eaux



Le chapiteau se situe au nord de l'abside. Sur la face gauche de la sculpture, Benoît assis dans sa cellule tient dans sa main gauche le livre des Ecritures. De la droite, l'index tendu, il presse son disciple Maur d'aller au secours du jeune Placide. Sur la partie centrale, Maur reçoit la bénédiction en faisant le signe de la croix, l'urgence ne l'en dispense pas. Si le haut du corps est encore tourné vers Benoît, les pieds, eux, sont déjà orientés en sens inverse vers le sauvetage à accomplir. A droite de la sculpture, Maur court sur les eaux et, saisissant Placide par les cheveux, il le retire sain et sauf du courant figuré par un tourbillon. L'enfant tient toujours dans la main le précieux récipient qui fut la cause du drame. Dominant la scène, un ange surgit d'une nuée déployant la melote de Benoît : « Le premier degré d'humilité est une obéissance immédiate. Elle se trouve chez ceux qui estiment n'avoir rien de plus cher que le Christ » (*RB 5,1-2*).

LOUANGE ET ADORATION

Le paysan terrorisé

Dans l'absidiole des fonds baptismaux, au transept nord, un chapiteau raconte l'anecdote d'un paysan rançonné, libéré de ses liens par le seul regard de Benoît.

« Un Goth, nommé Zalla, hérétique arien, était animé d'une ardeur si cruelle contre les fidèles de l'Eglise catholique que si un clerc ou un moine venait à tomber entre ses mains, il n'en sortait jamais vivant. Un jour que, par cupidité et désir de rapine, il avait pris un paysan et le torturait avec cruauté, celui-ci, terrorisé et vaincu par la souffrance, déclara qu'il avait confié ses biens au serviteur de Dieu Benoît : ainsi, tant que le bourreau croirait à son subterfuge, il modérerait ses cruautés et ce serait pour lui quelques heures de vie de gagnées. Zalla cessa donc de le torturer mais il lui lia les bras et le poussa devant son cheval pour qu'il le conduise à l'homme de Dieu qui avait reçu ses biens.

Le paysan, les bras ainsi liés, marchait devant, guidant Zalla jusqu'au monastère du saint homme. Celui-ci était assis devant la porte, occupé à lire. Le paysan dit à Zalla qui le suivait menaçant : « Le voilà, celui dont je t'ai parlé, le Père Benoît ». Alors Zalla en colère, et voulant terroriser Benoît à son tour, vociféra : « Debout ! Rends à ce paysan les biens que tu lui as pris ! ». A cette clameur, l'homme de Dieu leva les yeux vers Zalla puis sur le paysan qu'il tenait ligoté. Lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur les bras du paysan, à l'instant tous les liens se défirent et l'homme se trouva subitement libre. Frappé de stupeur, Zalla tomba aux pieds de Benoît et se recommanda à sa prière. Benoît ne quitta pas sa lecture mais le confia à quelques frères et lui enjoignit de cesser ses folles cruautés.

Soumis, Zalla se retira sans rien dire »
(Grégoire le Grand, *Dialogues* II,31).



Du récit, le sculpteur n'a retenu que l'instantanéité de la délivrance du paysan. L'homme de Dieu est assis à la porte de sa cellule, le livre des Ecritures ouvert sur les genoux, Au centre, le paysan debout, les deux bras levés, montre en un geste d'exultation les liens brisés qui pendent à ses poignets. Zalla, vêtu d'une cotte de maille, est étendu aux pieds de Benoît.

Si les liens qui enserraient les bras du pauvre homme se défont d'eux-mêmes sous le seul regard de Benoît, l'homme de Dieu obtient un miracle bien plus grand encore en dénouant du même regard les nœuds qui endurent le cœur du Goth. Surprise, celui-ci se recommande même à la prière de Benoît. C'est une résurrection !

À proximité, on peut admirer Daniel dans la fosse aux lions, lui aussi homme de prédilection, et la famille de Hugues de Sainte-Marie, moine de Fleury, dont les parents sont prosternés aux pieds du Christ en majesté.

OBEISSANCE ET HUMILITÉ

La faute originelle

Dans l'abside, près de l'autel de saint Benoît, au premier niveau de l'arcature à trois élévations, côté sud, le chapiteau d'Adam et Eve met en relief la désobéissance et la volonté propre alors que celui d'Abraham et d'Isaac, en vis-à-vis, évoque l'obéissance et l'abandon à la volonté de Dieu. En disposant ces deux scènes bibliques en regard l'une de l'autre, le sculpteur, par une heureuse inspiration, a illustré les dispositions du cœur de l'homme telles que saint Benoît les oppose dans sa Règle : « Écoute, mon fils, les préceptes du Maître, incline l'oreille de ton cœur, accueille de bon gré l'enseignement du Père qui t'aime, et mets-le parfaitement en pratique ; ainsi par le labour de l'obéissance, tu reviendras à celui dont t'éloignait la lâcheté de la désobéissance » (*RB*, prol. 1-2 ; cf. 1,19-21).



La faute originelle

Le combat spirituel du moine, celui de tout homme, est ici évoqué en quelques mots. Toute l'Écriture, de la Genèse à l'Apocalypse, est l'histoire de cette lutte intérieure entre des forces spirituelles qui s'opposent.

La sculpture d'Adam et Eve manifeste bien la séduction exercée par le serpent sur la femme. Les regards se concertent et la connivence est renforcée par le geste : la pomme encore attachée à l'arbre est présentée par le reptile à l'extrémité de sa gueule tandis que la femme lève la main vers le fruit. Séduits par le serpent, nos premiers parents ont désobéi à l'ordre de Dieu. Enroulé autour de l'arbre, le serpent leur insuffle la fausse sagesse et l'arbre de la connaissance du bien et du mal devient arbre de mort. En opposition à cette fausse sagesse, saint Benoît, dans la Règle, propose la vraie sagesse : l'obéissante patience dans l'épreuve (*RB* 7,33-43).

Face au chapiteau d'Adam et Eve, nous avons celui d'Abraham. Lui, combat en obéissant à l'ordre de Dieu. Il sacrifie sa propre chair dans l'offrande de son unique descendance. Il obéit à Dieu. Il acquiert ainsi la vraie sagesse et il sera comblé de bénédictions. Sa postérité sera aussi nombreuse que les étoiles dans le ciel et que le sable qui est au bord de la mer (*Gn* 22, 1-17). Cependant, Dieu épargne Abraham :



Abraham et Isaac

Le montre vêtu de la tunique et de l'étole sacerdotale, le glaive levé. L'ange de Dieu jaillit d'une nuée et arrête le bras sacrificateur. Isaac, sur l'autel, les yeux bandés, les mains liées, préfigure le sacrifice du Christ sur la croix, Lui l'Agneau immolé.

Comme Abraham, Benoît se sacrifie lui-même par son humilité et son obéissance à la volonté divine (*RB* 5 et 7) et le Seigneur le comble de bénédictions dans sa descendance spirituelle.

LE CHEMIN DE LA VIE

Au portail nord, achevé vers 1180, la translation des reliques de saint Benoît est représentée en plusieurs épisodes sur toute la longueur du linteau. Celui-ci figure les moines prélevant les précieuses reliques vers 670 dans le tombeau laissé à l'abandon au Mont Cassin depuis près d'un siècle, puis, à leur arrivée à Fleury, accueillies liturgiquement par la communauté. Depuis lors, elles y sont toujours demeurées.

Au milieu de la crypte, puissamment enraciné, le pilier reliquaire contient en son centre évidé le corps de saint Benoît dont nous venons de découvrir la vie et la Règle monastique. A partir de cet axe, l'ample mouvement des arcs ramifiés évoque le rayonnement spirituel du patriarche des moines et de la sagesse qu'il nous enseigne.

« L'homme de Dieu, parmi tant de miracles qui le firent connaître au monde, brilla aussi par l'enseignement de la doctrine. Il écrivit la Règle des moines, remarquable par la discrétion et la clarté de l'expression. Si l'on désire avoir une connaissance plus intime de son caractère et de sa vie, on trouvera dans cette Règle toute l'activité du maître car le saint homme ne pouvait en aucune façon enseigner autrement qu'il ne vivait » (Grégoire le Grand, *Dialogues* II,36).

Le pilier reliquaire, avec ses arcatures, fait encore penser à l'arbre monastique issu de Benoît et à son influence à travers les innombrables monastères qui peuplèrent l'Occident chrétien au Moyen Age. Les disciples de Benoît, en effet, ont entendu son appel : « Quel est l'homme qui veut la vie et aspire à voir des jours heureux ? (*RB*, prol. 15)... Quoi de plus doux pour nous, frères bien aimés, que cette voix du Seigneur qui nous invite ? Voici que dans sa tendresse le Seigneur nous montre lui-même le chemin de la vie » (*RB*, prol. 19-20).

De même, le double sanctuaire de l'église haute, avec ses colonnades, ses arcatures et sculptures, c'est aussi l'arbre ramifié issu du pilier reliquaire de la crypte, l'amplification, l'épanouissement de la souche initiale ; et cet arbre dans sa verticalité rejoint celui de la croix du Christ manifestée horizontalement dans le plan même de l'église par le croisement du transept avec le grand vaisseau de la nef et du choeur.

LES RELIQUES

Les reliques d'un saint sont beaucoup plus que de simples ossements et bien davantage qu'une icône. L'icône est peinte dans la prière, en présence de Dieu, et l'artiste réalisant l'oeuvre s'efface pour laisser la place à l'Esprit de Dieu qui en est le véritable auteur. C'est pourquoi les Orientaux ont une si grande vénération pour les icônes dans lesquelles ils discernent la présence de l'Esprit. Les reliques d'un saint sont davantage qu'une icône car, de son vivant, celui-ci a réellement été habité par Dieu ; son corps en attente de la résurrection garde la trace de l'Esprit divin qui l'a animé durant son existence terrestre. Ainsi donc, si Dieu est présent dans l'icône que l'on vénère et qui a été réalisée de main d'homme, il l'est d'autant plus dans les reliques d'un saint que Dieu lui-même a créé, en qui il a demeuré et demeure toujours.

*frère Bertrand LEFEBVRE, - moine de Fleury.
Crédit photos Abbaye de Fleury.*

MAX JACOB À SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE

« Je vis dans un angle, l'angle formé par une basilique romane qui a poussé dans un champ de blé au bord de la Loire, et la chaumière de Trianon qui est le presbytère d'un village ailleurs sec et neuf. Là je fais des poèmes en prose et en vers chaque jour et un roman. J'en suis au chapitre qui se passe au Japon et je décris le Japon. Tout le monde le reconnaîtra sauf ceux qui y sont allés.

Nous avons un pèlerinage à la Basilique. Quelquefois on répète dans le jardin et des messieurs venus des quatre coins de la France et qui ressemblent au théâtre que, toi et moi, nous aimons, des messieurs convives et vieux général assis sur deux bancs dans le jardin où on a transporté l'harmonium chantent la musique grégorienne qui est sublime. Je sens ici combien nos amis et nous sommes seuls et uniques sur la terre, et je les aime tous de les sentir si uniques¹ »

Telle est la première lettre que Max envoie de Saint-Benoît à Jean Cocteau, le 8 juillet 1921. Voilà quinze jours qu'il a quitté Paris pour sa retraite campagnarde. Il vit « entre deux prêtres dont l'un est un gros Breton mastoc et plutôt gamin des plages que moine (il l'est) ; et l'autre, un peu "vieille dévote pointue", montre, quand il n'est pas très affairé, de la violence à fermer les portes et l'amour des vieilles chansons françaises² » (*lettre à Roland Manuel, 24 juin 1921*). Le premier, l'abbé Breut, moine de La Pierre-qui-Vire, fait office de vicaire. Le second est le curé, l'abbé Fleureau. Max commence à prendre part à la vie de la paroisse qui prépare son pèlerinage annuel du 11 juillet, solennité de la translation de saint Benoît, fête patronale du lieu.

Mais qui est donc Max Jacob ? Que vient-il faire à Saint-Benoît ?

Max est né à Quimper le 12 juillet 1876. Il a longtemps prétendu être du 11 juillet. Tricherie astrologique ? Pressentiment de ses liens futurs avec Saint-Benoît-sur-Loire ? Il est le quatrième des six enfants de l'unique famille juive de la ville, qui prospère dans la fabrication et le commerce de meubles et de vêtements pour hommes. Seule sa grand-mère garde des préoccupations religieuses. Max envie ses camarades catholiques qui processionnent dans les rues, qui ont le droit d'entrer dans la cathédrale Saint-Corentin toute proche. Le garçon est hypersensible et nerveux.

¹ Max Jacob - Jean Cocteau, *Correspondance 1917-1944*, éd. Anne Kimball, Paris, 2000, p. 68-69.

² cité dans Pierre Andreu, *Vie et mort de Max Jacob*, Paris, 1982, p. 141.

Une année de vie parisienne, en 1890-91, avec les soins du professeur Charcot, lui réussit à merveille. De retour à Quimper, il accumule les succès scolaires, se passionne pour la lecture, la musique et la peinture, se lie d'amitié avec les élèves les plus brillants, gagne un accessit, le premier dans l'histoire du lycée, au concours général de 1894.

Mais les espoirs de sa famille vont tourner à la désillusion. Max veut-il se libérer de son emprise ? Entré à l'École Coloniale, à Paris, il en démissionne après avoir été réformé du service militaire, réussit pourtant sa licence de droit en 1897. L'appel de l'Art est le plus fort. Son homosexualité cachée, sans doute aussi, le tourmente. Max s'emploie à de petits métiers, critique d'art, professeur de piano, vendeur à l'Entrepôt Voltaire. En 1901, c'est la rencontre décisive de Pablo Picasso. D'emblée, Max est ébloui par le génie du peintre. Ils mêlent leur vie de Bohème et de misère. En 1904, Pablo s'installe au "Bateau-lavoir" près de Montmartre qui devient le rendez-vous d'artistes, peintres et hommes de lettres du monde entier. Max, qui va habiter près de là un pauvre appartement rue Ravignan, est le bouffon de leurs nuits de fête improvisées. Picasso croit en son talent poétique, lui découvre Guillaume Apollinaire. Max écrit des poèmes d'un style qui n'est qu'à lui, poèmes en prose surtout, qu'il accumule dans une malle et tarde à publier. Ivre de poésie, d'éther, d'ésotérisme et d'amitiés, il se sent pourtant terriblement seul.

Survient le coup de foudre, un soir d'automne 1909 : « Il y avait sur mon mur un Hôte. Je tombai à genoux, mes yeux s'emplirent de larmes soudaines. Un ineffable bien-être descendit sur moi, je restai immobile, sans comprendre. En une minute je vivais un siècle. Il me sembla que tout m'était révélé... Je me sentis déshabillé de ma chair humaine, et deux mots seulement m'emplissaient : mourir, naître. Le personnage de mon mur était un homme d'une élégance dont rien sur terre ne peut donner l'idée³... » Vision christique, angélique ? Le lendemain, Max, au Sacré-Coeur, la raconte à un prêtre qui n'y voit que mystification. Ses amis aussi s'en amusent. Max se met pourtant à fréquenter les églises. À la fin de 1914, on l'encourage à suivre l'instruction religieuse des Pères de Sion. Il est baptisé le 18 février 1915. Picasso, son parrain, le gratifie de son septième prénom, Cyprien de la Trinité, et d'un exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Sa conversion s'accompagne d'un élan d'écriture et de publications poétiques : en 1911, *Saint Matorel* (l'un des nombreux doubles de Max), illustré par Picasso, et *La Côte*, recueil bilingue de chants

celtiques ; en 1912, *Oeuvres burlesques et mystiques de Frère Matorel*, illustré par Derain ; en 1914, *Le siège de Jérusalem*. Ce sera surtout, en 1917, *Le cornet à dés*, son recueil le plus fameux dont la préface est un véritable Art poétique du poème en prose. Après la mort d'Apollinaire en décembre 1918, Max est le plus en vue des poètes d'avant-garde. Pour peu de temps : les surréalistes ont tôt fait de l'ensevelir sous les fleurs de leurs hommages. Max dépeint son combat spirituel dans *La défense de Tartufe, Extases, remords, visions, prières et méditations d'un Juif converti*. Une insatisfaction profonde le travaille, sa conversion piétine, ses amitiés mondaines le tirent vers le bas. Il s'ouvre à un ami prêtre d'Orléans, l'abbé Weil, de son désir de quitter Paris et d'aller vivre à la campagne, près d'un bon curé, pour travailler et prier tranquille. L'abbé lui conseille Saint-Benoît-sur-Loire où il trouvera l'aide d'un excellent prêtre, l'abbé Fleureau, et le voisinage de la splendide basilique.

Voilà donc Max à Saint-Benoît, fidèle à ses liturgies quotidiennes : messe matinale où souvent il tiendra lieu d'enfant de chœur, méditation d'une heure, plume à la main, chemin de croix où il ne cache ni ses sanglots ni ses postures qui étonnent les témoins. L'euphorie de l'équilibre retrouvé transparait dans sa prodigieuse correspondance avec ses anciens amis et dans son nouvel élan créateur : *Art poétique, Le Cabinet noir, Filibuth ou la montre en or, Le terrain Bouchaballe, Visions infernales, L'Homme de chair et l'Homme reflet, Les Pénitents en maillot rose* sont les principaux titres de ces années. Il s'essaie aussi à une *Histoire de l'abbaye de Fleury*.

Car Max s'enracine à Saint-Benoît. Après quelques mois au presbytère dont il restera souvent l'hôte pour les repas, il s'installe dans le petit monastère au nord de la basilique, déserté par les moines depuis les expulsions de 1901. Il y logera ses visiteurs. Il se fait des amis dans la population locale, tel le séminariste Roland Moufflet qu'il conseille dans l'art du sermon, le Saint-Cyrien Louis Vaillant « le chef d'œuvre humain de Dieu à notre époque : la vertu aimable, franche et rose⁴ » (à Jean Cocteau, 4 mars 1926), le sabotier Jules Moreau dont il admire la droite simplicité et qu'il prend pour confident. Il supervise les représentations théâtrales du patronage. Les écoliers savent trouver le chemin de sa cellule pour leurs devoirs de français. À son contact, les esprits se délient, les talents se révèlent.

Toutefois, malgré ses efforts pour s'intégrer à la vie paroissiale, Max Jacob n'est pas d'emblée adopté par les gens du village. C'est un milieu si nouveau pour lui et si rude parfois. Ses vacances le ramènent à sa

⁴Max Jacob - Jean Cocteau, Correspondance 1917-1944, p. 396.

chère Bretagne, ses absences s'allongent, comme ce voyage en Italie pour le Jubilé de 1925, qui le conduit au Mont-Cassin. « L'église est en style munichois et archaïque toute neuve. Là s'étale, je pense, le prétendu tombeau de saint Benoît qui ne m'émeut pas puisque je sais que le corps du saint est à Saint-Benoît-sur-Loire⁵. » Las de son existence à Saint-Benoît et conseillé par son ami l'abbé Weil, il regagne Paris en 1928.

Au quartier des Batignolles, il habite un hôtel qui est le rendez-vous de jeunes artistes, musiciens surtout. Avec Henri Sauguet, il compose le livret d'une opérette *Un amour du Titien*. Décoré de la Légion d'honneur en 1933, acclamé aux « Noctambules » en 1936, il ne trouve pourtant ni paix ni bonheur. Sa santé déjà fragile est compromise par un grave accident en 1930. Sa quête religieuse ne se satisfait pas des mondanités aussi fatigantes que décevantes, ni de cette homosexualité qu'il vit comme un péché. Il comprend quel refuge Saint-Benoît a été pour lui et, un beau jour de 1936, il y revient définitivement.

Les conditions ont changé. Quelques moines de La Pierre-qui-Vire ont repris pied au petit monastère en vue de la restauration intégrale de la vie monastique, qui sera effective en octobre 1944. Max doit loger d'abord à l'hôtel puis chez l'habitant. Il se sent accueilli avec bienveillance et redevient, mieux qu'en son premier séjour, le « poète pénitent de Saint-Benoît-sur-Loire ». Il retrouve son ami, le chantre-sabotier, fréquente l'atelier des artisans, cause au marché avec les paysans. Il participe aux réunions du groupement paroissial des hommes dont il est même élu secrétaire. À la basilique, dont il se fait occasionnellement le *cicerone* pour les visiteurs, il reprend ses excentricités dévotes qui surprennent les femmes pieuses et font rire les enfants de chœur. « Je suis le bon larron », aime-t-il à répéter.

Max se lève tôt et consacre une heure à la méditation. Le plus souvent, il l'écrit et en envoie le texte, le jour même, à l'un de ses correspondants. Ses méditations existent par milliers, la plupart inédites. On y découvre le fond de sa pensée chrétienne. Le 28 décembre 1943, il écrit à son filleul, Robert Szigeti : « Tâche de faire une méditation tous les jours : c'est indispensable ! Si on ne se remet pas en esprit les dogmes tous les jours, on devient un chrétien machinal comme ils sont tous et ce n'est plus qu'un "genre de vie" sans intérêt. La méditation la plume à la main n'est pas fameuse mais ça vaut mieux que rien. Cependant n'oublie pas ceci : il ne s'agit pas de trouver des idées, il s'agit d'approfondir les

⁵Max Jacob, *Carnet Viaggio in Italia*, éd. Adriano Marchetti, Genova-Milano, 2004, p. 30-32.

mêmes idées, de les faire descendre dans l'estomac, de les souffrir jusqu'à en crier, de les appliquer à la vie quotidienne, de les rattacher aux plus minces détails de la journée... *Il y a dans l'Introduction à la vie dévote* dix méditations à faire tous les jours, une par jour et on recommence. Fais-les ainsi en les creusant comme je fais depuis 1915. Lève-toi une heure plus tôt dans cette intention...⁶ ». La méditation, selon Max, n'est pas un exercice intellectuel. L'idée descend de la tête dans la poitrine, le plexus, l'estomac et y réveille le sentiment, par exemple la crainte, le repentir, la charité. Le sentiment, pour Max, est la résonance de l'idée dans le corps et le psychisme, l'articulation indispensable entre l'article de foi et son actualisation dans la vie.



© Orléans, Musée des Beaux-Arts
cliché François Lauginie

Max est ainsi l'apôtre de ses amis autant et plus qu'ils ne le demandent. D'Orléans, de Montargis et d'ailleurs, lui viennent des disciples admiratifs et fidèles. Il ne publie guère, vit chichement de sa peinture et de ses dessins. Sa fécondité est ailleurs. Sa correspondance quotidienne énorme est comme une « direction » littéraire, poétique et spirituelle avec de jeunes poètes qui lui soumettent leurs œuvres, des artistes confirmés ou des personnes en recherche qui ont recours à ses conseils. (...)

Chacun des correspondants de Max est ciblé dans sa singularité. Et leur diversité lui permet de manifester les multiples facettes de son être protéiforme.

Son labeur épistolaire redouble pour soutenir les mobilisés de la « drôle de guerre ». Puis vient l'exode que Max décrit dans son *Reportage de juin 1940*, d'une grande intensité. Puis, l'étoile jaune :

« Amour du prochain.

Qui a vu le crapaud traverser une rue ? C'est un tout petit homme : une poupée n'est pas plus minuscule. Il se traîne sur les genoux : il a

⁶Max Jacob, Lettre à Robert Szigeti (28 décembre 1943), citée dans Renaissance de Fleury (169) mars 1994, p. 22.

honte, on dirait... ? Non ! il est rhumatisant. Une jambe reste en arrière, il la ramène ! Où va-t-il ainsi ? Il sort de l'égout, pauvre clown. Personne n'a remarqué ce crapaud dans la rue. Jadis personne ne me remarquait dans la rue, maintenant les enfants se moquent de mon étoile jaune.⁷ » (1943)

Les arrestations, déportations, décès des membres de sa famille l'éprouvent affreusement. « Je souhaite les fléaux qui feront de moi un être doux et humble de cœur. Je les souhaite et souhaite une souffrance comme l'écharde dans la chair dont parle saint Paul. Je souhaite aussi la mort car ma vie est finie et je n'ai plus que troubles et angoisses et déséquilibre aussitôt que je cesse de fixer Dieu⁸ » écrit-il à un jeune ami, Jacques Mezure, dans l'été 1942. Il refuse de quitter Saint-Benoît pour un abri plus sûr. Le 24 février 1944, vers 11 heures du matin, une auto de la Gestapo vient le cueillir. À la prison d'Orléans il chante son répertoire d'opérettes pour distraire ses compagnons d'infortune. Durant son transfert à Drancy, le 28, il réussit à faire passer un mot au chanoine Fleureau : « J'ai des conversions en train. J'ai confiance en Dieu et dans mes amis. Je le remercie du martyre qui commence⁹. » Le froid intense de février réveille sa pneumonie. Il entre, déjà mourant, à l'infirmerie de Drancy et s'y éteint le 5 mars. Les proches dont il rêvait dans ses méditations sur la mort, Picasso, Vaillant, son curé, ne sont pas à son chevet, mais un médecin et de nouveaux compagnons auxquels il fait part avec tact de son désir d'être enterré catholiquement : « Vous comprenez, j'ai donné ma vie à cette Passion ». Mort plus humaine que celle qui attendait les 1501 passagers du convoi qu'il devait prendre pour Auschwitz le 7 mars. Symbole en quelque sorte supportable de l'insupportable monstruosité.

Les efforts de ses amis, Cocteau entre autres, pour le faire libérer, n'ont abouti à rien, pas même, semble-t-il, à sa libération posthume le lendemain de sa mort, comme le voudrait sa légende. Inhumé au cimetière d'Ivry, il fut transféré en 1949, comme il le souhaitait, à celui de Saint-Benoît.

frère Louis-Marie Gantier - moine de Fleury

A noter également les travaux de l'Association des Amis de Max Jacob,
présidée par Madame Patricia Sustrac :
Tél. : 02 38 35 58 97 / 09 75 21 03 29
www.max-jacob.com - www.cahiersmaxjacob.org

⁷Max Jacob, *Derniers poèmes en vers et en prose*, éditions Gallimard, 19822, p. 151.

⁸Max Jacob, *Lettres à un jeune homme 1941-1944*, éd. Patricia Sustrac, Paris, 2009, p. 98.

⁹cité dans Lina Lachgar, *Arrestation et mort de Max Jacob*, Paris, 2004, p. 81.

L'HISTOIRE DU MONASTÈRE NOTRE-DAME À BOUZY-LA-FORÊT



Le monastère de Bouzy-la-Forêt

Voici déjà douze ans que nous avons quitté la banlieue d'Orléans pour devenir bulzaciennes, très bien accueillies par les habitants de notre petite commune, venus nombreux dès la pose de la première pierre, le 25 juillet 1998. Notre aumônier, fidèle participant aux diverses animations du village, a largement contribué à notre insertion.

L'origine lointaine de ce monastère et des autres maisons de la Congrégation des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire remonte à saint Benoît bien sûr mais aussi à Robert d'Arbrissel, le célèbre fondateur de Fontevraud. En 1109, celui-ci fonde une abbaye double où les moines sont sous la juridiction de l'abbesse pour rappeler les paroles du Christ en croix disant à sa mère : « Voici ton fils » et au disciple : « *Voici ta mère.* »

Au début du XVII^e siècle, Madame d'Orléans, cousine d'Henri IV, est sommée par le pape Paul V de quitter le monastère des Feuillantines de Toulouse, où elle était entrée après la mort de son mari, pour réformer l'abbaye de Fontevraud. Après de vaines tentatives de réformes et de multiples épreuves, elle refuse l'abbatiate et se retire au prieuré de Len-

cloître. Là, plusieurs dizaines de jeunes filles, conquises par l'ardent désir de Dieu qui animait Madame d'Orléans et par sa grande bonté, viennent suivre son exemple et son enseignement ; Lencloître connaît alors un rapide et large rayonnement. Mais l'opposition de la nouvelle abbesse de Fontevault empêche le développement du monastère. Aidée par le père Joseph Du Tremblay, conseiller de Richelieu, Madame d'Orléans décide de quitter l'ordre de Fontevault ; en 1617, elle fonde à Poitiers la Congrégation des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire qui connaît un essor rapide : en vingt ans, seize maisons voient le jour dont deux à Paris ; l'une au Luxembourg, près du palais de Marie de Médicis (aujourd'hui appartements du président du Sénat), l'autre dans le quartier du Marais, évoquée seulement par la rue et la station de métro *Filles du Calvaire*.



Joseph Du Tremblay

En 1638, sept moniales du Marais arrivent à Orléans pour y fonder un nouveau prieuré ; elles construisent un monastère près de la Porte Madeleine, à l'emplacement de l'hôpital actuel, où elles restent jusqu'à la tourmente révolutionnaire.

Le jansénisme frappe durement la communauté : en 1780, il ne reste que deux sœurs. Pour relever la communauté, les autres monastères de la congrégation envoient alors neuf moniales dont Mère Rosalie Céleste qui sera guillotinée à Angers en 1794 et béatifiée avec les martyrs d'Angers en 1984.

La Révolution décime à nouveau la congrégation mais dès le début du XIX^e siècle, de petits groupes de moniales reprennent la vie religieuse. A Orléans, c'est Mère Augustin de Saint-Placide qui relève la communauté et l'installe impasse Sainte-Colombe derrière la cathédrale. La reconnaissance légale de la Congrégation date de 1827.

En 1899, une sœur de la communauté est guérie miraculeusement grâce à l'intercession de Jeanne d'Arc. Ce miracle est reconnu officiellement par Mgr Touchet et il servira pour la béatification en 1901.

La vétusté et la petitesse des bâtiments rendent la vie de plus en plus difficile ; au début des années 1950, la communauté se pose alors la question de déménager près de Saint-Benoît-sur-Loire, où la vie monastique renaît depuis qu'en 1944 l'abbaye de La Pierre-Qui-Vire a envoyé un essaim de moines ; mais l'heure n'est pas encore venue. Les sœurs optent finalement pour un transfert à Saint-Jean-de-Braye où la communauté de Vendôme les rejoint en 1960, apportant sa jeunesse et sa vitalité. Autour d'un pavillon de chasse du XVIII^e, on construit un nouveau monastère où la vie de prière et de travail reprend son cours paisiblement.

Puis, à cause de l'environnement de plus en plus urbain et de la nécessité de travaux pour la remise aux normes de l'hôtellerie, on songe à un nouvel exode. Encouragées et aidées par nos frères de Fleury, nous reprenons le projet de nous rapprocher de leur abbaye. C'est alors l'aventure de Bouzy-la-Forêt avec la construction du monastère et la dédicace de son église le 3 octobre 1999.

En 1997, en 2003 puis en juin dernier, trois sœurs de notre communauté sont parties rejoindre le monastère de Jérusalem, situé sur le Mont des Oliviers, pour aider nos sœurs à vivre leur vie monastique auprès des remparts de la ville sainte. C'est là, pour notre communauté, une des manières de vivre les grandes intentions confiées par nos fondateurs : prier pour l'unité de l'Eglise et la paix en Terre Sainte.



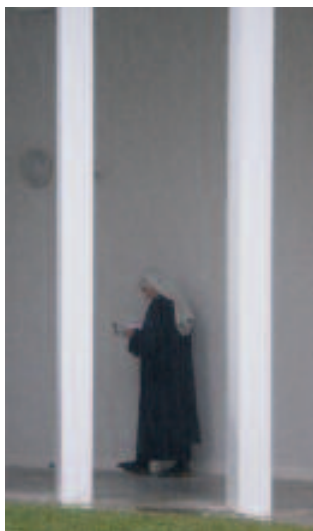
A travers les vicissitudes de l'histoire et de nombreuses pérégrinations, nous poursuivons notre aventure spirituelle, ici à Bouzy-la-forêt, habitées du désir de suivre le Christ avec Marie, selon la Règle de saint Benoît et le souffle donné par Madame d'Orléans.

**Notre charisme : louange et compassion.
Alliance de Marie et de Benoît.**



Lorsque, le 25 octobre 1617, Antoinette d'Orléans quitte Lenclôtre avec vingt-quatre moniales soigneusement choisies, quel était son dessein ? « Notre congrégation, leur dit-elle, sera établie sur deux fondements solides : la grotte de saint Benoît où il consacra ses premières années au service de Dieu et la sainte montagne du Calvaire où ont été opérés les sacrés mystères de la Rédemption. »

Avec saint Benoît menant une vie pauvre, humble et cachée à Subiaco, nous nous efforçons de chercher Dieu dans une vie fraternelle de prière, de travail et d'accueil, avec une importance particulière donnée au silence et à l'oraison.



Avec Marie étroitement associée au mystère pascal de son Fils, nous offrons le monde à la puissance de la Rédemption. En ce temps de Samedi Saint que vit l'Eglise aujourd'hui, nous veillons, dans l'attente du monde nouveau que Dieu prépare en secret, et nous essayons d'être témoins d'espérance pour tous nos frères les hommes.

Chaque samedi, deux sœurs à tour de rôle sont en retraite pour faire mémoire de la passion et de la résurrection du Sauveur. Aidées par les exhortations du Père Joseph aux premières moniales de la congrégation, nous suivons la mère de Jésus debout près de la croix puis dans le silence et l'espérance du Samedi saint.

Tous les ans, nous faisons une retraite de dix jours pour nous replonger dans la grâce de notre vocation et vivre un temps de désert où le silence, la prière et le repos sont privilégiés par rapport aux temps communautaires.



Pourquoi être proches d'un monastère de Bénédictins ?

Cela n'a rien d'obligatoire, ni d'absolument nécessaire à notre vie monastique, mais c'est un don très précieux qui manifeste pour nous la surabondance de l'amour divin et que nous souhaitons cultiver avec bonheur !

C'est vrai qu'en 1993, lorsque nous avons décidé de déménager de la banlieue d'Orléans à Bouzy-la-Forêt, une des raisons invoquées était de se rapprocher de l'abbaye de Fleury avec qui nous avons déjà des liens fraternels très appréciés. Nous souhaitions simplement les approfondir parce qu'ils apparaissaient bienfaisants pour nos deux communautés mais aussi parlants pour notre monde contemporain.

Nous aimons, en effet, nous retrouver deux ou trois fois par an pour chanter ensemble la louange de Dieu lors de liturgies communes : le 10 février pour la Sainte-Scholastique, le 11 juillet pour la Saint-Benoît, le 5 août au soir pour les vigiles œcuméniques de la Transfiguration.

C'est une joie d'unir nos voix pour la prière et l'action de grâces mais aussi de passer une journée ensemble de fête et de rencontre. Nous avons aussi d'autres occasions de nous voir lors d'une session, d'une conférence du Père Abbé au monastère, lors d'un coup de main des frères du noviciat au jardin de Bouzy...

Ces rencontres brèves ou plus profondes ont tissé au long des années des relations de confiance et d'estime mutuelle, de respect et d'encouragement à vivre toujours mieux notre vocation de moine à l'école de saint Benoît. Nous sommes très reconnaissantes à nos frères d'être là, à nos côtés, toujours prêts à nous aider, dans une grande discrétion.

Il me semble aussi que nos deux monastères peuvent donner un témoignage de la complémentarité homme/femme en vivant assez proches sans l'être trop. Nous savons vivre entre hommes seulement, entre femmes seulement : c'est possible aujourd'hui, dans notre monde où tout est mixte et parfois confus. Mais nous savons aussi avoir des relations équilibrées et saines entre frères et sœurs, sans peur ni familiarité ; cela demande de cultiver intériorité et maturité pour que ces relations deviennent un véritable échange de dons, pour qu'elles nous permettent d'avancer toujours plus dans notre quête du Christ.

*Mère Marie-Caroline Lecouffe
Prieure du monastère de Bouzy-la-Forêt
Crédits photo : Abbaye N.D. de Bouzy*



LA CONGRÉGATION DES BÉNÉDICTINES DE NOTRE-DAME DU CALVAIRE



Le monastère Notre-Dame à Bouzy-la-Forêt appartient à la congrégation des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire qui compte aujourd'hui trois monastères en France et un à Jérusalem.

Le monastère de l'Annonciation, fondé le premier à Poitiers le 25 octobre 1617, s'est déplacé en 1999 à Prailles (Deux-Sèvres), dans une région protestante du Poitou. Enracinée en un lieu symbolique de la déchirure des Eglises, la communauté vit un œcuménisme simple dans l'accueil, la prière et le partage.

Le monastère de la Présentation à Angers est le seul qui soit resté sur son lieu d'implantation depuis sa fondation en 1619. Situé dans un quartier encore calme avec un grand jardin et de beaux bâtiments, il est un témoin de notre histoire et offre un havre de paix au cœur de la ville d'Angers.

Le monastère de Jérusalem, fondé en 1896, est situé face à la ville sainte des trois religions monothéistes, sur le Mont des Oliviers, là où le Christ a prié et s'est retiré tant de fois avec ses disciples. Le monastère est un lieu où chacun, juif, chrétien ou musulman, se sent accueilli et respecté.

Chaque monastère a son autonomie et sa particularité mais nous avons bien conscience d'être vraiment de la même famille ! Tout d'abord parce que nous avons été fondées en congrégation dès les origines. Madame d'Orléans ne fondait pas seulement un monastère mais une nouvelle famille monastique à qui elle et le père Joseph Du Tremblay ont donné un esprit, un gouvernement général assez fort, des écrits spirituels qui, transmis de génération en génération, ont façonné une spiritualité à l'intérieur de la grande tradition bénédictine.

Aujourd'hui encore, même si l'autonomie des monastères est encore plus valorisée depuis le concile Vatican II, nous ne pensons pas notre vie monastique indépendamment des autres monastères de la congrégation. Dans la mesure de nos possibilités, nous essayons de nous entraider, de travailler ensemble certains projets, de nous rencontrer. Les chapitres généraux sont le lieu par excellence de cette collaboration et de ces décisions prises en commun, mais depuis une dizaine d'années nous renforçons aussi nos liens par des rencontres de congrégation, réunions plus informelles mais tout aussi riches en partages d'expériences.

Au chapitre général de 2007, nous avons réalisé que nous fêterions notre quatrième centenaire de naissance dix ans plus tard, le 25 octobre 2017. Nous avons alors décidé d'ouvrir un chemin conduisant vers 2017, pour nous préparer à fêter dans la reconnaissance et la prière cet événement fondateur. C'est d'abord un travail personnel de chacune pour remonter aux sources de la congrégation et ainsi redécouvrir l'élan qui a poussé ces quelques moniales de Fontevraud à quitter leur célèbre abbaye pour vivre « l'exacte et première Règle de saint Benoît ». C'est aussi un travail en communauté, en congrégation pour se replonger dans les écrits, du Père Joseph surtout -car nous n'avons presque rien de Madame d'Orléans- et nous réapproprier ce patrimoine spirituel parfois délaissé, ne serait-ce qu'à cause du style du XVII^e. Heureusement, plusieurs personnes nous aident dans ces recherches passionnantes mais de très longue haleine sur les archives des différents monastères et nous en expliquent le contexte historique. Ce sont aussi quelques pèlerinages sur les lieux importants des débuts de la Congrégation. En 2010, nous avons passé une journée de prière et d'échange à Notre-Dame des Ardilliers, près de Saumur. Ce sanctuaire consacré à Marie où l'on vénère une très ancienne piété est le lieu où le père Joseph a eu l'intuition qu'il fallait aider Madame d'Orléans dans son œuvre de réforme. Cet été 2011, nous sommes parties à Fontevraud et Lenclôître sur les traces de Madame d'Orléans qui, 400 ans auparavant, s'installait au prieuré fontevriste de Lenclôître pour y commencer la réforme de l'ordre. Ce n'était pas encore la fondation mais c'est là que les premières sœurs, qui ensuite continuèrent l'œuvre de la fondatrice morte prématurément en 1618, furent formées pendant six ans, avant leur départ pour le premier monastère de Poitiers. En préparant ce pèlerinage, en nous replongeant dans l'histoire de ce 26 juillet 1611, nous avons bien senti combien Lenclôître avait été le berceau de la congrégation et représentait une étape très importante pour la suite.



Nous continuons ainsi à préparer la célébration de ce centenaire en prévoyant certaines festivités certes, mais surtout en essayant de recueillir et de faire fructifier le trésor spirituel confié par nos fondateurs et transmis par toutes les moniales qui nous ont précédées, la plupart en vivant une vie cachée et heureuse à la suite du Christ, sur la voie tracée par Benoît de Nursie et sous la protection de la mère du Seigneur.

*Mère Marie-Caroline Lecouffe
Prieure du monastère de Bouzy-la-Forêt
Crédits photo : Abbaye N.D. de Bouzy*

CHRONIQUE JURIDIQUE

A L'ATTENTION DES COMMUNAUTÉS EN VOIE DE FERMETURE

En janvier 2004, la revue *Les Amis des Monastères* a fait paraître un petit article signé de la CMA et du service juridique de la Fondation, alertant les communautés pour lesquelles la question de la fermeture se pose, et les incitant à prendre contact avec les services de la Fondation. Aujourd'hui, et alors même que celle-ci a été sollicitée par plusieurs d'entre elles, malheureusement souvent très tardivement, il nous semble nécessaire de rappeler pourquoi il est important de se faire conseiller.

Un certain nombre de communautés qui s'acheminent vers une fermeture inéluctable détiennent un patrimoine immobilier important, parfois de grande valeur, lorsque les biens se situent en zone constructible par exemple. Cela peut susciter des initiatives, dans leur entourage direct ou non, certes de personnes souvent bien intentionnées, mais qui ignorent généralement tout du cadre canonique et juridique dans lequel doivent être conduits ces transferts de biens immobiliers. On constate souvent que les communautés elles-mêmes ne sont pas suffisamment averties et qu'elles ne se rendent pas toujours compte que le produit de leurs biens immobiliers sera pour commencer très nécessaire aux communautés qui accueilleront les religieux transférés.

Des cas récents et concrets nous ont montré qu'elles peuvent être une proie facile et se laisser entraîner sur de mauvais chemins : mauvais chemin quand les tractations autour des biens immobiliers sont menées prématurément, prenant le pas sur le souci prioritaire des personnes, mauvais chemin quand, dans la précipitation, des décisions concernant les biens sont prises sans l'aval des autorités canoniques compétentes, ou au mépris des intérêts économiques de la communauté en voie de dissolution.

Les situations sont évidemment diverses, de la communauté légalement reconnue et directement propriétaire de ses biens, à celle de la communauté non reconnue, dont les biens sont détenus par une association.

Mais les responsables de l'une comme de l'autre doivent avoir à l'esprit ce que soulignait le Cardinal Rodé, alors Préfet de la Congrégation pour les Instituts de Vie Consacrée et les Sociétés de Vie Apostolique, en août 2007, à propos de la fermeture d'un monastère, dans un dossier auquel la Fondation a apporté son concours, en une remarque qui a une portée générale : « la destination des biens quand un monastère ferme ne peut être traitée de façon autonome, elle n'est qu'un aspect d'une décision d'ensemble ».

Aussi on ne peut que recommander aux communautés concernées de se reporter attentivement à divers documents qui sont à leur disposition (les redemander le cas échéant) :

- *La vente des biens par un monastère, aspects canoniques* chronique juridique, signée du Père Achille Mestre, parue dans cette revue, n° 150 en avril 2007 (NB1)
- la plaquette intitulée *La disparition des Instituts* reprenant les actes de la session du 17 novembre 2009, co-organisée par la CORREF, la Faculté de droit canonique de l'Institut Catholique de Paris et la Fondation des Monastères
- le Vade-Mecum sur *Le patrimoine immobilier des instituts religieux*, réédité en octobre 2011 par la Conférence des Evêques de France, la CORREF et le Service des Moniales, qui a été très récemment diffusé aux communautés

et surtout, de prendre contact avec la Fondation des Monastères, le plus tôt possible, pour une étude précise et concrète de leur situation particulière.

M.T.

NB : Dans cette chronique, les seuils au-delà desquels des autorisations préalables sont à solliciter sont à actualiser : le seuil de 140 000 € est passé à 300 000 € et le seuil de 1 400 000 € est passé à 2 500 000 €

VIE DE LA FONDATION

I - LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA FONDATION DES MONASTERES DU 8 OCTOBRE 2011 A L' ABBAYE DE FLEURY A SAINT-BENOIT/LOIRE

I- MOT D'ACCUEIL DE LA PRESIDENTE

« Chers amis,

Ce 8 octobre nous rassemble à l'Abbaye de Saint-Benoît sur Loire, pour notre traditionnel conseil de rentrée. Nous sommes ici à l'invitation de Dom Etienne Ricaud, administrateur de la Fondation, qui nous reçoit chez lui. Qu'il soit remercié de son bon accueil et de cette occasion offerte à tous, non seulement de découvrir ou de mieux connaître les beautés de ce lieu, mais également de rencontrer une communauté bien vivante. Notre ordre du jour en effet nous ménagera non seulement une visite de la basilique, mais aussi un temps en commun avec la communauté. Je dois vous avouer que j'aurais vivement souhaité pouvoir vous recevoir à Voiron avec ma communauté, mais l'état de notre hôtellerie ne le permet pas en ce moment. C'est donc un rendez-vous à prendre pour les années qui viennent! Et j'espère avoir alors le plaisir de vous y accueillir, toute libérée que je serai de ma charge de Présidente. Pour aujourd'hui, nous sommes vraiment très heureux de votre hospitalité, mon Père, et nous vous en remercions de tout cœur.

Nous regrettons l'absence de tous ceux qui n'ont pu nous rejoindre et parmi eux Monseigneur Robert Le Gall, Archevêque de Toulouse, Président d'honneur de la Fondation, Dom You, Abbé de Maylis et Président de la Conférence Monastique, le Père Achille Mestre, secrétaire général adjoint de la Corref, resté si proche de la Fondation, que nous aurions eu plaisir à féliciter pour sa distinction dans l'ordre de la Légion d'Honneur, Monsieur Martinez, notre commissaire du Gouvernement, et Monsieur Patrice Magnier, administrateur de la Fondation, retenu pour raison de santé.

Nous nous réjouissons que vous tous, vous soyez des nôtres, en nous ayant fait l'amitié de répondre à notre invitation : Mère Marie Placide Cazenave, nouvelle Présidente du SDM, Mère Marie Caroline Lecouffe,

Prieure de la Communauté des Bénédictines de Bouzy la Forêt, très voisine, Frère Benoît Lanéry, de la Pierre qui Vire, nouveau Président de Monastic, Père Martin Neyt, Président de l'AIM, Maître Isabelle Tanqueray, fidèle notaire de la Fondation, Monsieur Pascal Heimann, son conseil immobilier, Sœur Marie-Luc, de la communauté des Clarisses de Voreppe, imprimeur de notre revue *Les Amis des Monastères*, ainsi que Madame Marie-Laure Beauchesne, ancien directeur de la Fondation.

Je veux également saluer la présence de Maître Lefeuvre notre notaire-conseil, et de Messieurs Le Clère et Beurnier, qui apportent leur concours respectif aux commissions finances et immobilier mises en place par le conseil d'administration. Et signaler pour la première fois la participation à cette réunion de Madame Anne Agrech, qui a pris depuis peu le relais de Madame Duprey au service des dons, et celle de Madame Anne Voileau, qui assure désormais le secrétariat de la revue *Les Amis des Monastères*. Qu'elles soient toutes les deux les bienvenues.



Enfin, parmi vous, et au nom de tout le conseil d'administration, je saluerai tout spécialement Sœur Benoît Garret, de l'Abbaye de Jouarre. Vous savez que Sœur Benoît a depuis de très nombreuses années, eu une place toute particulière à la Fondation : membre depuis toujours de la Commission monastique administrative (CMA), dont elle a été parmi les initiateurs, collaboratrice de notre revue *Les Amis des Monastères*, auteur notamment d'une étude remarquable, bien que dénommée modestement *Survол de l'évolution économique des monastères de moniales durant la seconde moitié du XX^e siècle*, et ayant assuré auprès du secrétariat de la Fondation une présence régulière aussi longtemps que cela lui a été possible, Sœur Benoît nous a fait aujourd'hui l'immense plaisir de nous rejoindre, « pour la dernière fois » nous a-t-elle dit.

Chère Sœur Benoît, si nous nous inclinons devant cette décision raisonnable, qu'il nous soit permis de vous dire combien nous vous regretterons. Nous garderons du partage de votre longue expérience de cellérier d'une grande communauté et de votre présence active et fidèle un très cher souvenir. Car vous avez partagé l'aventure de la Fondation, soutenant le secrétariat de votre présence monastique, tout au long des années qui ont vu se succéder Sœur Odile Durand, Madame Brigitte Estrangin et Madame Marie-Laure Beauchesne à la tête des services permanents. Soyez remerciée du fond du cœur, chère Sœur Benoît, pour toutes ces années données à la Fondation, et données donc, aux communautés.

En effet ce sont les communautés et leurs membres, moines et moniales, qui sont la raison d'être de la Fondation, et nous savons combien grands sont leurs besoins de conseil ou de financement. Aussi, alors que nous sommes réunis pour fixer ensemble le budget de la Fondation pour 2012, et malgré cette rentrée bruisant de bien des alarmes, notre prudence, nécessaire, ne devra pas nous empêcher de faire preuve d'audace et d'espérance. »

2 - HOMELIE DE DOM GUILLAUME JEDRZEJCZAK, Vice-Président de la Fondation (Lc 11, 27-28)

Le bref récit évangélique que nous venons d'entendre est d'une extraordinaire précision, digne de la plus impeccable horlogerie suisse! En effet, dans son étonnante concision, cet épisode nous dévoile la sève de l'enseignement du Seigneur sur la valeur de l'existence humaine et de son rapport au temps, sous la forme d'une histoire en trois étapes.

Première étape, le cri d'admiration de cette femme: "heureux le sein qui t'a nourri"! Pour cette mère, le bonheur, la béatitude s'enracine dans le passé. Cependant, seconde étape, à ce cri du cœur, Jésus répond en invoquant le présent: "heureux plutôt ceux qui écoutent la parole", mais un présent qui, loin de se clore sur lui-même, s'oriente vers l'avenir: "et qui la gardent". Troisième étape.

Ainsi, le Seigneur nous laisse deviner que la béatitude de l'homme, son bonheur, n'est pas dans un destin reçu d'avance, dans un quelconque héritage venu d'un passé, aussi beau et vénérable soit-il. Mais c'est dans le présent, l'écoute actuelle de la parole, et une écoute orientée vers un fruit à venir, que se situe la véritable béatitude de l'homme.

En plaçant ainsi notre bonheur dans une perspective temporelle, Jésus situe toute existence humaine sur un chemin de liberté et d'espérance. Nous ne sommes plus prisonniers de ce qui nous précède, de notre histoire. Mais, ce passé, s'il ne nous emprisonne plus, ne nous garantit plus rien. Ce qui compte, ce n'est pas ce que nous avons été, ce que nous avons fait, mais c'est notre manière d'écouter aujourd'hui la parole et de la laisser porter son fruit en nous.

Cette liberté et cette responsabilité, nul ne peut nous les ravir. Elles sont notre dignité, notre grandeur, mais aussi le véritable enjeu de notre existence. Jésus ne nous a pas choisis pour ce que nous étions, mais pour ce que nous sommes appelés à devenir. Il fait ainsi de nous, de chacun d'entre nous, un être de désir, riche de possibilités et plein d'élan. Ce qu'il aime en nous, c'est cette richesse en devenir, cette capacité d'aimer et de grandir qui nous rend vraiment humains! Car nous sommes faits pour Lui, et notre cœur sera sans repos tant qu'il ne reposera en Lui.

3 - RESOLUTIONS DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA FONDATION DES MONASTERES DU 8 OCTOBRE 2011

Première résolution :

Le Conseil, après avoir pris connaissance des procès-verbaux du 28 avril 2011 et 5 juillet 2011, en approuve les termes à l'unanimité des membres présents et représentés.

Deuxième résolution :

Le Conseil approuve le budget prévisionnel de fonctionnement pour l'année 2012 établi par Monsieur ANCELY, expert-comptable de la Fondation.

Troisième résolution :

Le Conseil décide du lieu et de la date des prochains Conseils d'Administration. Ils auront lieu le **mardi 24 avril 2012** au siège de la Fondation à Paris et le **samedi 6 octobre 2012**, en un lieu non encore déterminé.

Les Bureaux se réuniront au siège les **jeudis 26 janvier et 5 juillet 2012**.

II - UNE EQUIPE RENOUVELEE AU SECRETARIAT DE LA FONDATION

Depuis un an la Fondation a assisté à trois départs (Mesdames Beauchesne, Duprey et Picault) et à deux arrivées (Mesdames Anne Agrech et Anne Voileau-Robin) tant et si bien que le secrétariat se présente aujourd'hui ainsi, sous la direction et la coordination de **Madame Madeleine Tantardini** :

Madame Agnès Larnaudie-Eiffel, chargée des legs

Madame Marie-Christine Avignon, responsable du service dons et secours

Madame Anne Voileau-Robin, chargée de la communication et de la revue *Les Amis des Monastères*

Madame Anne Agrech, chargée du traitement des dons

Madame Yolande Ponzio, comptable



De gauche à droite : Mesdames Anne Agrech, Agnès Larnaudie-Eiffel, Yolande Ponzio, Anne Voileau-Robin, Madeleine Tantardini, Marie-Christine Avignon

VIE RELIGIEUSE

Le 11 novembre 2011, en la fête de saint Martin, l'Abbaye de Ligugé a célébré deux jubilés : les 50 ans de l'Aide Inter-Monastères (l' AIM), fondée en ce lieu en 1961, et les 1650 ans de sa propre fondation par ce même saint Martin.

Le précédent numéro des *Amis des Monastères* s'est fait l'écho du premier. L'article suivant de Marc du Pouget, directeur des Archives départementales et du Patrimoine historique de l'Indre, rappelle le second :

Saint Martin s'établit à Ligugé : de l'implantation d'un ermitage au rayonnement d'un monastère (361)

« Hilaire étant déjà passé [à Rome], il [Martin] suivit ses pas jusqu'à Poitiers. Ayant reçu de lui le plus gracieux accueil, il implanta pour lui-même un ermitage non loin de la ville ».

Ce passage de la *Vita Martini* de Sulpice Sévère permet de dater de 361 l'installation à Ligugé de celui qui allait devenir le premier saint guérisseur et « l'apôtre des Gaules ».

Martin, né en 316-317 de parents païens, fils de vétéran, avait été incorporé de force à 15 ans dans la garde impériale, malgré l'appel ressenti pour la vie chrétienne. Trois ans après, c'est la rencontre d'un pauvre à la porte de la ville d'Amiens auquel il donne la moitié de son manteau, la vision du Christ qui en est revêtu, puis le baptême. En 356, Martin obtient enfin du César Julien son congé de l'armée et vient trouver l'évêque de Poitiers Hilaire. Tous deux partagent la même foi orthodoxe du concile de Nicée. Puis Martin revient auprès de ses parents en Pannonie, séjourne en Illyrie et en Italie. Hilaire gagne l'exil de Phrygie qui lui était assigné par l'empereur pro-arien Constance.

C'est en 360 qu'Hilaire reçoit l'ordre de revenir en Gaule. L'ayant appris, Martin, ermite dans l'île de Gallinara sur la côte ligure, gagne Rome pour le retrouver, mais ne le rejoint qu'à Poitiers. Il y arrive à la fin de l'année 360, y séjourne quelque temps, bénéficiant d'une formation intellectuelle et spirituelle de son évêque.

Pour christianiser un lieu de culte païen, il fonde un ermitage (monasterium) non loin de Poitiers : c'est Ligugé, « la maison de Lug »,

divinité celtique. En même temps, il reste en contact avec la communauté chrétienne, formule qu'il reprendra à Marmoutier lorsqu'il sera évêque de Tours.

A Ligugé il ressuscite un catéchumène mort en son absence. Des « frères » sont signalés autour de lui : l'ermitage est devenu monastère. « C'est à partir de ce moment que pour la première fois, le renom du bienheureux prit de l'éclat : ainsi celui qui passait pour saint aux yeux de tous, passa également pour un homme puissant et vraiment digne des apôtres ».

La population de Tours, instruite des pouvoirs du thaumaturge, l'élit évêque contre son gré (370-372). Martin continue sa vie ascétique à Marmoutier et ses voyages apostoliques jusqu'à son dernier jour à Candès (397).

La légende s'empare dès lors de sa mémoire, les miracles se multiplient sur sa tombe : le sanctuaire, agrandi, où affluent les pèlerins, est un haut-lieu de l'orthodoxie. Le roi franc Clovis vient à Tours par deux fois faire sa promesse de baptême (498), puis déposer le tribut de sa victoire sur les Wisigoths (507) : sa dynastie perpétuera sa dévotion. Les églises consacrées à saint Martin se multiplient sur les lieux réels ou supposés de son passage. En 591, l'évêque Grégoire de Tours raconte son pèlerinage à Ligugé sur le lieu de la résurrection du catéchumène. Des moines dirigés par un abbé y vivent.

Mille six cent cinquante ans après l'installation de Martin, des moines sont toujours présents sur le même lieu et continuent à réciter la louange divine et la profession de foi trinitaire jadis implantées dans un vallon poitevin pour rayonner sur le monde.

Bibliographie

- L.-J. BORD, *Histoire de l'abbaye Saint-Martin de Ligugé 361-2001*, Paris, Geuthner, 2001 (rééd. 2010)
- O. GUILLOT, *Saint Martin de Tours, apôtre des pauvres (336-397)*, Paris, Fayard, 2008
- SULPICE SEVERE, *Vie de saint Martin. Introduction, texte, traduction, commentaire et index* par J. FONTAINE, Paris, Cerf, 1967-1969, 3 vol. (Sources chrétiennes, n° 133-135).
- A. ROUSSELLE, *Croire et guérir. La foi en Gaule dans l'Antiquité tardive*, Paris, Fayard, 1990.
- P. de MONSABERT, *Le monastère de Ligugé, étude historique*, Ligugé, 1929
(Avec l'aimable autorisation de l'auteur)

NOTES DE LECTURE

Le moment Benoît XVI

Philippe LEVILLAIN

318 pages, Fayard 2008, 18 €.

Philippe Levillain a longtemps séjourné à Rome, comme élève puis comme directeur d'études à l'École française de Rome, et il a dirigé plusieurs colloques consacrés à l'histoire des papes des deux derniers siècles. Il a choisi un titre quelque peu sibyllin : *Le moment Benoît XVI*, pour situer le pontificat du pape actuel, ou du moins ses trois premières années (avril 2005 – mai 2008), dans l'histoire contemporaine de la papauté.

Une première partie, intitulée un peu rapidement *La mort de Jean-Paul II*, évoque le parcours du pape polonais, en particulier son adoption romaine et mondiale : un pontificat tout en contraste avec celui de l'homme réservé qu'avait été Paul VI. Jean-Paul II inaugure un nouveau style de papauté, avec de multiples voyages, dont hérite le professeur Joseph Ratzinger, dont l'élection est à la fois inattendue et tout à fait prévisible.

La deuxième partie du livre retrace l'itinéraire du jeune Ratzinger, né en 1927, qui grandit pendant la guerre, devient professeur de théologie aussitôt après son ordination, et participe comme expert au concile Vatican II. De façon surprenante, c'est en deux lignes que sont mentionnées ses fonctions d'archevêque de Munich de 1977 à 1981, puis de préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi de 1981 à 2005. Le lecteur a du mal à comprendre ce choix. En revanche, un long chapitre est consacré à la conférence de Ratisbonne et à la polémique qu'elle suscite, et un dernier chapitre traite de l'affaire Lefebvre et de l'éventualité d'un schisme français, telle qu'on pouvait l'envisager en 2008 et non en 2011.

Il faut le répéter : ce livre publié en 2008 ne présente qu'un moment – trois années – du pontificat de Benoît XVI, en continuité et en contraste avec ses prédécesseurs. Mais, en ayant situé ce début de pontificat dans la rapide évolution de la papauté depuis le « règne » de Pie XII, qui aujourd'hui paraît si lointain, Philippe Levillain amène son lecteur à s'interroger sur ce que pourront être à l'avenir les formes du ministère pétrinien, au service de la vie et de l'unité de l'Église, en notre temps et en notre monde.

Ph.R.

Mon concile Vatican II. Enjeux et perspectives

Joseph RATZINGER

304 pages, Éditions Artège 2011, 22 €.

Convoqué par le pape Jean XXIII et ouvert le 11 octobre 1962, le deuxième concile du Vatican a tenu quatre sessions, chaque année pendant environ deux mois à l'automne jusqu'à sa clôture par le pape Paul VI, le 8 décembre 1965. Au terme de ces trois années d'intense travail, de réflexion et de discussion, il a adopté quatre constitutions, neuf décrets et trois déclarations. Les quelque 2500 pères conciliaires (évêques et supérieurs généraux d'ordres et de congrégations, ceux-ci au nombre de 129) ont été assistés par des experts : parmi eux, un jeune théologien bavarois, professeur aux universités de Bonn (1959) puis de Munster (1963), l'abbé Joseph Ratzinger (35 ans en 1962) conseiller du cardinal Frings, archevêque de Cologne. Ratzinger a donc suivi de près tout le déroulement du concile. Sa notoriété naissante lui a valu d'être invité à s'exprimer dans des conférences qui lui ont permis de commenter le déroulement des travaux de l'assemblée. Devenu professeur aux universités de Tübingen (1966) puis de Ratisbonne (1969), archevêque de Munich et cardinal (1977), préfet de la congrégation pour la Doctrine de la foi (1981) et enfin élu pape le 19 avril 2005 sous le nom de Benoît XVI, il n'a cessé d'analyser l'évolution de l'Église et d'observer les conditions dans lesquelles le concile a été reçu et appliqué. A l'approche du cinquantenaire de l'événement, il réunit en un volume quatre conférences qu'il a prononcées à la suite des quatre sessions, dans lesquelles il donne son point de vue sur les grands enjeux du concile et l'élaboration des textes. Ces conférences sont suivies en annexe d'un exposé synthétique donné au 81^e Katholikentag allemand à Bamberg le 14 juillet 1966 et d'un discours à la Curie romaine prononcé par le pape nouvellement élu le 22 décembre 2005. L'ensemble est précédé d'une longue introduction de l'abbé Éric Iborra, qui retrace, en s'appuyant non seulement sur ces textes, mais aussi sur d'autres œuvres du même auteur (notamment son *Entretien sur la foi* avec le journaliste italien Vittorio Messori, en 1985, et son autobiographie parue chez Fayard en 1998), l'évolution de sa pensée théologique.

En 1962, le jeune Joseph Ratzinger était un ardent partisan du renouveau. Comme son mentor le cardinal Frings, et d'autres pères conciliaires tels que les cardinaux Liénart et Alfrink, il était très critique à l'égard de la Curie romaine et de la manière dont avaient été préparés en son sein les « schémas » qui devaient être soumis à l'assemblée. Il ne put donc qu'applaudir à la méthode de travail qui fut très vite adoptée, et qui ouvrait la perspective d'un nouveau type de rapport entre le gouvernement central de l'Église romaine et les Églises particulières. Puis il

observa les premiers signes d'une certaine lassitude et finalement d'une déception générale, d'un malaise (particulièrement ressenti à la fin de la troisième session à la suite des interventions de Paul VI), qui ne fit que s'accroître après la clôture du concile. D'abord enthousiasmé par l'« optimisme » de Jean XXIII (où d'aucuns ont pu voir une forme de naïveté), il le trouve bientôt « franchement agaçant » mais continue de faire confiance au souverain pontife.

L'abbé Ratzinger, dans ses commentaires sur le déroulement du concile, développe quatre thèmes principaux : la réforme liturgique (constitution *Sacrosanctum concilium*), la nature de l'Église (*Lumen gentium*), l'œcuménisme (*Unitatis redintegratio*) et l'ouverture au monde (*Gaudium et spes*). Autant de leçons dispensées par le brillant professeur de théologie avec une finesse d'analyse qui force l'admiration, un talent pédagogique et un sens de l'humour qui conduisent le lecteur à envier les étudiants qui ont bénéficié de son enseignement. Dans le domaine liturgique, partant du principe selon lequel la célébration du mystère eucharistique a évolué dans ses rites, l'auteur refuse une vision figée de la messe telle qu'elle était célébrée à la fin du XVI^e siècle. Il se déclare résolument partisan de l'emploi des langues vernaculaires (de même que le latin a supplanté le grec au IV^e siècle) et met en valeur la possibilité d'une plus grande participation de la communauté des fidèles. Pour lui, la réforme liturgique était non seulement justifiée mais nécessaire. Le tout est présenté avec le souci de prendre en compte tous les points de vue et de concilier critique et charité, grâce à une pratique systématique de la nuance. Il condamne les deux excès de l'archaïsme et de la modernisation outrancière. Il juge nécessaire une relative autonomie de chaque Église particulière permettant une diversité liturgique dans l'unité. « Réussira-t-on, écrit-il, à mettre fin au centralisme romain sans pour autant porter atteinte à l'unité ? » Il expose avec une grande clarté les notions les plus complexes telles que la relation entre primauté et collégialité. Grâce à la connaissance intime qui est la sienne de l'histoire de l'Église, il situe à leur juste place les Églises locales, qui ne sont pas les départements d'un grand appareil, mais autant de communautés dans lesquelles l'unique Église se trouve tout entière. Il se félicite de ce que le concile ait redonné vie par la définition de la collégialité épiscopale à la structure de l'Église antique. Il se réjouit de ce que la « direction intérieure » du concile soit rapidement passée de l'Europe aux jeunes Églises d'Amérique du Sud et des pays de mission. Un autre point longuement commenté est l'ouverture au monde. L'auteur décèle deux courants : celui d'une « théologie de l'incarnation », prête à baptiser toutes les réalités du monde, et celui d'une « théologie de la croix », qui souligne l'inimitié entre le monde et le christianisme. Il conclut à un antagonisme entre l'Église et le monde. Quant à l'œcuménisme, il note qu'il

est souvent à sens unique. Bien d'autres thèmes font l'objet de lumineux exposés, solidement argumentés : ainsi la place de la Vierge Marie dans l'économie du salut. Avec les cardinaux Léger et Béa, il se déclare opposé aux titres de « médiatrice » et de « corédemptrice » et prône une théologie mariale reposant sur le témoignage biblique, de préférence à une théologie spéculative oubliée des Écritures. Dénonçant la « fatale erreur » de saint Thomas d'Aquin quand il croit devoir corriger la doctrine de la non-violence exprimée dans l'Évangile, il aspire à « voir la foi se libérer de la carapace des concepts desséchés ».

Dans son discours du 22 décembre 2005, qui fait écho à celui de Paul VI prononcé le 29 juin 1972, le nouveau pape, esquissant un bilan désenchanté du concile Vatican II quarante ans après sa clôture, essaie de comprendre, et de faire comprendre, pourquoi celui-ci a été si difficilement reçu. Au lieu d'être pour l'Église une nouvelle naissance, « une aurore resplendissante » pour reprendre les termes de Jean XXIII, il a accentué les divisions et compromis l'unité : pour les uns, il a manqué d'audace, il s'est arrêté à mi-chemin ; pour d'autres, il est un scandale.

En refermant le livre, le lecteur ne peut manquer de se poser la question : comment un jeune professeur de théologie épris de réforme, pour ne pas dire « progressiste », est-il devenu cinquante ans plus tard le pape Benoît XVI, aujourd'hui catalogué comme résolument « conservateur » ? L'auteur donne lui-même la réponse. Dans de vastes parties de l'Église, l'application du concile s'est faite au nom d'un esprit qui méprisait ses textes et voulait « congédier la tradition ». Deux interprétations contraires sont entrées en conflit : celle de la rupture, et celle de la réforme dans la continuité. La première semble l'avoir emporté sur la seconde. Pourtant, c'est l'optimisme qui l'emporte dans la pensée de Benoît XVI : un optimisme enraciné dans la foi comme celui de Jean XXIII. Rappelant que ce n'est pas la première fois qu'un concile œcuménique est suivi d'une crise dans l'Église, il veut espérer que rien n'est perdu et que Vatican II peut encore porter du fruit.

Bernard BARBICHE.

Les moines et leur liturgie

sous la direction de Jean-Louis SOULETIE

192 pages, Lethielleux / DDB 2011, 19 €.

Le directeur de l'Institut Supérieur de Liturgie de Paris a superbement orchestré et introduit ces prises de parole de cinq Abbés et d'une moniale, tous référés à la Règle de saint Benoît. Chaque auteur dit ce que l'Œuvre de Dieu est pour lui, pour sa communauté dans le vécu de laquelle nous pouvons ainsi pénétrer par la grande porte : celle de

l'Office divin. Les expériences sont multiples mais se croisent ; les sensibilités liturgiques justement peuvent être diverses mais se recourent au pied de la croix laquelle introduit au mystère pascal que tout monastère célèbre quelque sept fois le jour.

La liturgie est une à l'image même du mystère de l'Eglise, insiste le P. Jean-Pierre Longeat (p. 21 s.) ; c'est pour cela qu'elle aide chacun à s'unifier en Dieu et toute une communauté à se convertir ensemble au Père. Avec justesse le P. Hugues de Seréville rappelle que la liturgie a servi de trame au film *Des hommes et des dieux* comme si elle avait sculpté le choix des moines de Tibéhérine de demeurer jusqu'au bout – leur vie liturgique s'accomplissant dans le martyre (p. 55-61). Oui « le va-et-vient entre la vie ordinaire et le chœur doit fonctionner autant que possible et tisser ainsi progressivement la tapisserie de notre présence à Dieu » (Sœur Dominique Rousselet, p. 80).

Ce livre à voix successives permettra aux moines et aux moniales de creuser leur rapport à la liturgie, source et sommet de leur vie. Il aidera religieux, religieuses et tous ceux qui célèbrent la Liturgie des Heures à mieux accomplir leur tâche, en redécouvrant son sens si besoin était. Enfin, il fera découvrir « une autre planète » (Père David d'Hamonville, p. 97 s.) à ceux qui ne fréquentent qu'à la marge les monastères.

A.M.

La vie religieuse dans le monde d'aujourd'hui.

Une identité en construction

Catherine FINO, Jean-Claude LAVIGNE,

Lucie LICHERI, Jean-Louis SOULETIE

240 pages, Salvator 2011, 19,50 €.

Des regards croisés sur la vie religieuse nous sont proposés par des orfèvres en la matière. La Conférence des Religieux et Religieuses de France (CORREF) a bien eu raison de convier des responsables de congrégations, des formateurs et formatrices à une recherche qui s'est déroulée sur une bonne année, aux fins d'analyser les mutations de la société et ses impacts multiples sur la vie religieuse. Double travail d'investigation et de formation qui a rassemblé une quinzaine de personnes dont quatre ont été chargées de l'écriture. A partir de partage d'expériences concrètes, des thèmes d'approfondissement ont été travaillés puis synthétisés avec pour objectif final de fournir quelques clés pour réorienter la formation des jeunes religieux-ses dans le contexte actuel.

Le résultat est une réussite qui ne peut qu'interroger le monde des religieux-ses et susciter l'intérêt de ceux qui gravitent autour. L'analyse est délibérément située dans la postmodernité traversée notamment par l'individualisme et le besoin de repères, la sécularisation de la société et

le développement de certains communautarismes, la mondialisation, la communication à tout-va avec le développement des réseaux sociaux, l'allongement de la durée de la vie. Et la liste bien sûr n'est pas exhaustive ! Le décor est pertinemment planté qui suscite de légitimes questions. Quels défis sont posés aux instituts par l'inter-génération, l'interculturalité, l'internationalité croissantes ? Symétriquement comment les jeunes perçoivent-ils la vie religieuse, qu'en attendent-ils et pourquoi sont-ils rares à s'y engager ?

D'un côté, en effet, les challenges ne manquent pas pour les responsables dans les instituts, à tous les niveaux. Comme l'ouvrage le montre bien, il leur faut accepter de revisiter les vœux, notamment d'obéissance encerclé par l'esprit critique (p. 95), de permettre une autre gestion du temps libérant de plus vastes espaces pour la vie spirituelle (p. 125 s.), de relire sans cesse la vie de la congrégation pour vérifier son adéquation au charisme initial (p. 158).

Les défis sont également nombreux pour celles et ceux qui se sentent appelées à la vie religieuse : asseoir une perspective d'engagement définitif (p. 130) ; cultiver une rupture avec les moyens modernes de communication pour amorcer un dialogue vrai avec Dieu et avec les autres, en tout cas pour grandir en liberté intérieure (p. 147) ; dépasser le souci d'épanouir son « Je » personnel afin de développer le « Nous » communautaire (p. 91 et 189).

Dans un tel contexte, les stratégies des instituts ne peuvent être que diverses. La vie religieuse est sans doute de moins en moins uniforme – certains la diraient éclatée – ce qui la rend parfois peu lisible à nos contemporains, en Europe du moins. D'où la réflexion qui a été menée en parallèle sur *L'identité de la vie religieuse* par la commission théologique de la CORREF (2011). Il y est question d'une unité plurielle rassemblée cependant par les expériences spirituelles fortes de ses membres qui s'adressent au Christ comme à un « Toi seul. »

Pareille approche enfin permet de bien situer les laïcs qui, au-delà des oblatures et Tiers-Ordres traditionnels, désirent vivre de la sève des instituts religieux, en se rapprochant de ceux-ci sous des formes d'association variées. Leur nombre est assez considérable : en France, ils seraient actuellement quelque 40 000 - soit autant que de religieux et religieuses. C'est certainement une chance pour la vie religieuse et la nouvelle évangélisation. Mais nullement une panacée pour remplacer des congrégations dont certaines branches viendraient à mourir.

Oui, les fruits de cet atelier *Regards croisés sur la vie religieuse* sont nombreux et riches. Puissent-ils susciter d'autres recherches comme sur les laïcs associés que nous venons d'évoquer.

Sous le regard de Dieu

Dom Godefroid Bélorgey

174 pages, Éditions Traditions Monastiques 2011, 16 €.

Est-il encore besoin de présenter ce livre, véritable compendium de la vie intérieure, jailli du silence d'un cloître cistercien et fruit d'une expérience spirituelle exceptionnelle ?

À l'école de toute la tradition chrétienne et monastique, l'auteur nous apprend comment vivre sous le regard de Dieu, incarné dans les regard de Jésus et de Marie. Cet exercice apparemment bien modeste est en réalité le plus efficace, nous assure Dom Bélorgey, pour nous purifier à chaque instant et parvenir aux sommets de la sainteté, quelles que soient les occupations extérieures de notre vie.

Le style scolastique et le vocabulaire sont ceux d'une époque et peuvent déconcerter le lecteur moderne, mais le succès de cet ouvrage prouve que son message reste d'actualité.

F.R.

Un moine sous le regard de Dieu -

Vie de Dom Godefroid Bélorgey (1880-1964)

232 pages, Éditions Traditions Monastiques 20101, 16,80 €.

Ces pages retracent le parcours peu ordinaire d'un brillant officier de cavalerie entré à la Trappe de Scourmont (Belgique) après une conversion aussi radicale qu'inattendue. De l'abbaye de Scourmont, Dom Bélorgey passera ensuite à celle de Cîteaux où il exercera les fonctions d'abbé auxiliaire pendant vingt ans.

Traversée par une intense soif de vérité et d'absolu, la vie du capitaine Paul Bélorgey nous montre la puissance de la miséricorde de Dieu, qui ne se lasse pas de chercher la brebis égarée.

Puissent nos contemporains, à l'exemple du héros de ce livre, ne jamais se résigner à un demi bonheur, et malgré les silences apparents de Dieu, s'obstiner à chercher son Créateur.

Le Père Étienne Goutagny, auteur de nombreux ouvrages de spiritualité et d'histoire monastique, et ancien moine de N.-D. des Dombes, est aujourd'hui moine de Cîteaux. Il réunit ici un bon nombre de documents sur Dom Bélorgey, ainsi que des témoignages de moines et de moniales qui l'ont directement connu.

F.R.

Le monastère au travail.

Le royaume de Dieu au défi de l'économie

Isabelle JONVEAUX

616 pages, Bayard 2011, 21 €.

« L'économie demeure l'aporie principale de la vie monastique depuis plus de quinze siècles. » Cette conclusion (p. 597) est parfaitement juste, particulièrement en notre temps où une nouvelle fonction du travail dans la société – permettre un épanouissement personnel – conduit à de nouvelles justifications du travail monastique aussi, lequel n'est plus exclusivement perçu comme le prolongement de la prière, comme pouvait l'être l'artisanat traditionnel.

Le lecteur ne manquera pas d'être surpris au début par cette thèse de sociologie religieuse. Voici un chercheur qui s'attache au travail monastique dans quatre pays européens (l'Allemagne, la Belgique, l'Italie et la France) mais qui retient un échantillonnage bien mince et donc peu représentatif qui pourrait faire douter de la validité de l'enquête : seulement onze monastères masculins et deux féminins (p. 16). Serait-ce que les Abbayes ou Prieurés aient eu peur de dévoiler quelques secrets ? Ou bien que le questionnaire ait dérouté ? C'est dommage, car la retranscription des réponses apportées par les moines et moniales ne manque ni de fraîcheur, ni de véracité... ni d'humour ! Il est vrai que l'auteur a en partie compensé la faible représentativité de son échantillon par l'analyse de catalogues monastiques ou de sites sur Internet, par d'autres rencontres aussi (en France avec des responsables de Monastic ou de la Fondation des Monastères). Il me semble qu'il y a quand même là une faiblesse originelle pour une étude de sociologie religieuse.

Une autre faiblesse au démarrage réside dans des qualificatifs donnés *ex abrupto* qui, dans les premières pages, peuvent choquer. Ainsi lorsque le monachisme est qualifié de « vie religieuse socialement inactive » (p. 25). Ou pire, dans les pages suivantes, lorsqu'il est présenté comme une « institution totalitaire » (p. 26). En science politique, ce qualificatif a une résonance fort chargée et bien négative, accolée par exemple aux fascismes. Le totalitarisme, s'il venait à poindre dans un monastère, ne serait qu'une dérive parfaitement condamnable ! Heureusement l'auteur ne reste pas prisonnière de cette qualification « politique » par exemple lorsqu'elle décrit l'extraordinaire atmosphère de liberté qui préside à l'accueil dans nos hôtelleries.

En revanche, la qualification principale du régime monastique comme utopique, même si elle peut surprendre de prime abord, se révèle riche d'intérêt. Du reste, on peut se rappeler que la paternité du terme revient à saint Thomas More qui, en 1516, publie *l'Utopie*. Il y oppose à l'Etat tyrannique une société juste où, personne ne possédant

rien en propre, chacun reçoit largement ce dont il a besoin ; une discipline égalitaire et communautaire y règne alors même que les lois sont simples et peu nombreuses. Le parallèle ne peut manquer de frapper avec la société monastique. Et l'auteur enfoncera ce coin qui donne à cet ouvrage une grande part de son intérêt. Le monastère est décrit comme une société alternative, une utopie exportable au monde (p. 200) qui pourrait retenir l'attention des gouvernants et acteurs économiques contemporains. Car ce modèle a ses vertus, entre autres : une relative déconnexion entre le travail et le « salaire » (p. 169), le souci de la protection de l'environnement par la vente de nombreux produits bio et naturels (p. 423 s.), la proposition d'une autre consommation qui privilégie la qualité sur la quantité, « la mise en scène monastique » dans le magasin lieu de vente et d'accueil tout à la fois (p. 465 s.). Parfois, l'auteur confine à l'idéalisation : ainsi lorsqu'elle répète que les moines sont des « virtuoses religieux » (p. 521, 589...), ou lorsqu'elle croit l'entreprise monastique dépourvue de tout conflit (p. 147).

Dans le même temps, l'auteur note avec justesse qu'au risque de perdre leur spécificité utopique, les monastères rejoignent sur bien des points la société civile : leurs membres sont affiliés, en France du moins, au régime de protection sociale des cultes et il est vrai que le régime des cotisations et pensions change les équilibres symboliques au sein de la communauté. Par ailleurs l'accès presque généralisé à Internet est une passerelle permanente entre le cloître et le monde. Le recours fréquent à des salariés décloisonne aussi le travail de l'entreprise monastique.

Finalement le monastère est un miracle d'utopie car il a, malgré tout, toujours su s'adapter à son époque. D'où des réussites économiques parfois si remarquables que certains monastères (Saint Wandrille, Grande Chartreuse) ont dû externaliser l'entreprise correspondante, quitte à réinventer de nouveaux modes de travail. Cependant, il eût été intéressant de se demander comment les plus jeunes, attirés par la vie monastique, perçoivent le travail qui pourrait leur être proposé dans le cloître. Après un noviciat d'apprentissage et d'études, le moine est appelé à travailler quelque 35 h par semaine. La vie spirituelle y trouve-t-elle toujours son compte ? Les vocations sont-elles catalysées ou freinées par l'entreprise monastique ? La question aurait mérité d'être posée aux moines et moniales interviewés, car il y va de l'avenir même de ce régime d'utopie au cœur d'une Eglise bien régulée par ailleurs.

Voilà un ouvrage qui, en fin de compte, est tout à fait passionnant et qui se lit facilement même si on n'en partage pas toutes les thèses. Il devrait trouver place en chaque bibliothèque monastique ou religieuse (au passage le chercheur ne manquera pas de regretter l'absence de bibliographie générale). Quant aux laïcs proches de nos Abbayes, ils pourront ainsi mieux découvrir une face plus ou moins cachée de celles-ci.

A.M.

(NDLR : cet ouvrage a servi de base à une émission de Radio Notre-Dame à laquelle ont participé l'auteur ainsi que le Directeur et le Vice-Président de la Fondation des Monastères. On peut la retrouver sur le site de la Fondation : www.fondationdesmonasteres.org)

Une lumière dans les ténèbres. Mgr Vladimir Ghika

Mihaela VASILIU

162 pages, Cerf 2011, 15 €.

Vladimir Ghika (1873-1954), fils d'un prince roumain, a connu une destinée exceptionnelle. Venu en France avec ses frères après le décès de leur père, il obtient la licence en droit à Toulouse, puis il poursuit ses études supérieures à Paris et enfin à Rome chez les Dominicains. Baptisé et élevé dans la religion orthodoxe, il éprouve en effet un vif attrait pour le catholicisme et c'est à Sainte-Sabine sur l'Aventin qu'il fait profession de foi dans l'Église romaine le 13 avril 1902, à l'âge de 28 ans. Il se sent attiré par le sacerdoce, mais, pour ne pas peiner sa mère, c'est seulement après la mort de celle-ci qu'il sera ordonné pour le diocèse de Paris, le 7 octobre 1923 par le cardinal Dubois. En 1931, le pape Pie XI le nommera protonotaire apostolique.

Animé par une foi ardente, il multiplie les engagements dans ses états successifs de laïc et de prêtre. De 1914 à 1917, il réside à Rome où il est chargé de missions diplomatiques et charitables. Prenant pour modèle saint Vincent de Paul, il entretient des relations étroites avec les Lazaristes et les Filles de la Charité et patronne la fondation de la première maison de cette congrégation en Roumanie. Il rencontre le cercle de Meudon autour de Jacques et Raïssa Maritain, se lie avec René Bazin, Louis Massignon, Paul Claudel et bien d'autres. Il écrit dans de nombreuses revues, réédite un livre sur la visite des pauvres et publie un recueil de Pensées. De 1924 à 1928, son activité se déploie à Villejuif, dans la banlieue rouge de Paris. En 1925, il fonde la communauté des Frères et des Sœurs de Saint-Jean à Auberive dans le diocèse de Langres (à ne pas confondre avec la fondation du P. Marie-Dominique Philippe). Maître spirituel admiré, il compte parmi ses disciples l'abbé Henri Caffarel, fondateur des Foyers Notre-Dame et de l'école de prière de Troussures, et Jean Daujat, futur directeur du Centre d'études religieuses. Il est également chargé par les jésuites de l'aumônerie des étrangers au 33 rue de Sèvres. En 1939, lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale, il se trouve en visite en Roumanie. Touché de compassion pour sa patrie souffrante, il obtient du cardinal archevêque de Paris de rester quelque temps à Bucarest pour aider les siens. Il y demeurera pendant toute la guerre et même durant l'occupation soviétique, proche des étudiants et des intellectuels, secourant inlassablement les malades et les pauvres.

Prêtre des deux rites, latin et byzantin, il se donne tout entier dans l'église de la communauté française de Bucarest, soulageant les détresses matérielles et morales. Mais le 18 novembre 1952, il est arrêté sur l'ordre du gouvernement communiste arrivé au pouvoir en 1947. Emprisonné, torturé, il meurt en martyr le 17 mai 1954 à l'âge de 80 ans. Sa cause de béatification est introduite à Rome.

Cette grande figure n'a pas manqué de retenir l'attention des théologiens et des historiens. Six biographies lui ont été consacrées de 1961 à 2007. L'auteur de ce nouveau livre, Mihaela Vasiliu, est Roumaine de confession catholique. Durant le régime communiste, elle et son mari, médecin comme elle, ont servi l'Église du silence. Elle a voulu transmettre à l'Occident le message spirituel de Vladimir Ghika, dont elle présente en seize chapitres, après un rappel des étapes de sa vie, les multiples aspects : la prière, la « liturgie du prochain », la « théologie du besoin », la vie eucharistique, la Vierge Marie, le souci de l'unité de l'Église. Ces pages denses, fondées sur les œuvres mêmes de Mgr Ghika et sur les travaux qui lui ont été précédemment consacrés, offrent une source inépuisable de méditation.

Bernard BARBICHE

Ouvrages reçus à la Fondation

- Maxime Gimenez, *La Paix. La joie sans mélange d'être en vérité*, 240 p., Cerf 2011, 19 €.
- Carmélites missionnaires, *Un prophète de l'Église : le bienheureux François Palau*, 80 p., Editions du Carmel 2011, 7,50 €.
- Wilfrid Stinissen, o.c.d., *Cachés dans l'Amour. Manuel de vie carmélitaine*, 250 p., Editions du Carmel 2011, 15 €.
- Dom Gérard, *Benedictus* Tome III. *Lettres aux oblats*, 165 p., Editions Sainte-Madeleine 2011, 12 €.
Préface de Dom Antoine Forgeot, osb.
(Après *Benedictus, Ecrits spirituels*, Tomes I et II)
- Dom Guillaume, *Sui sentieri del cuore, con l'evangelista Marco*, 180 p., Paoline Editoriale Libri 2011, 14,50 €.
(Dom Guillaume Jedrzejczak est l'actuel Vice-Président de la Fondation des Monastères)

ANNONCES

- 1** Sœurs Apostoliques de Saint-Jean en fondation à Brest cherchent tabernacle en bois + pied pour le poser.
Contacter Sœur Marie Emmanuel au
Tél. : 02 98 46 47 15
Email : sr.m.emmanuel@stjean.com
- 2** Les cisterciennes de Sainte Marie du Rivet recherchent une machine surjeteuse polyvalente (si possible d'occasion) et un mannequin (homme) pour leur atelier liturgique.
Contacter Sœur Dominique au
Tél. : 05 56 65 05 30
- 3** La cathédrale de Grenoble recherche un grand meuble de sacristie en beau bois pour le rangement d'ornements anciens, don ou prix raisonnable.
Ecrire à : Père Patrick Royet
Recteur de la Cathédrale
Maison Diocésaine
12 place de Lavalette
38028 Grenoble cedex 1
Email : patrick.royet@diocese-grenoble-vienne.fr
- 4** Une dizaine de chrétiens à la retraite se prépare à vivre dans l'esprit des béguinages du XIII^e siècle, sous une forme moderne : laïc, religieux, femme, homme, couple, désireux de s'entraider dans leur temps de vieillissement et dans l'approfondissement de leur foi.
Ce nouveau lieu de vie s'installera dans l'ancien couvent des Capucins de Perpignan.
Les personnes intéressées peuvent contacter
Email : yvette.mautino@orange.fr
Tél. : 04 92 49 00 39
Email : agschreiber@orange.fr
Tél. : 04 92 51 17 87
Email : blache1913@hotmail.fr
Tél. : 04 91 37 83 37
- 5** L'Ermitage Saint-Bruno, du diocèse de Montauban, se propose de donner terrain (12 hectares principalement boisés) et constructions (10 petits ermitages en dur ,...) à une communauté catholique qui serait intéressée.
Contacter frère Patrice au *05 63 24 04 53*
ermitage.saint.bruno@orange.fr
site internet :
http://catholique-montauban.ccf.fr
Vie religieuse – Ermites de Saint Bruno.
- 6** L'association Trait d'Union-Parents de Contemplatifs (que le n° 159 de juillet 2009 a présentée en détails) propose « aux parents de contemplatifs appartenant à des congrégations ou à des ordres religieux catholiques de se rencontrer amicalement et d'approfondir leur vie spirituelle en union avec la prière et la vie des contemplatifs et contemplatives ». Chaque année elle organise une récollection ainsi qu'une retraite de trois jours. La prochaine se tiendra à Ars du 22 au 26 mars 2012 et sera conduite par le Père Bertrand Lestien.
Contacter : Siège Social :
7 rue Damrémont 75018 Paris
Tél. : 01 42 57 62 21 ou 01 60 14 24 31
Email : ho.hulot@yahoo.fr
- 7** Jeune sculpteur-peintre réalise travaux d'art sacré (bois-pierre-marbre-dorure). Création, copie, restauration.
A déjà travaillé pour plusieurs monastères.
Contacter : François Chavanel
8 rue de la République
24260 Le Bugne
Tél. : 06 47 54 65 98



Abonnez-vous,

Abonnez vos amis à la revue trimestrielle
« **Les Amis des Monastères** »

Tarifs 2012

Ordinaire : **20 €**
Soutien : **30 €**
Le numéro : **5 €**

Dans la mesure du possible,
veuillez régler votre abonnement
en début d'année civile.



- Je désire un numéro spécimen gratuit,
- Je souhaite m'abonner à la revue « Les Amis des Monastères »,
- Je choisis la formule ordinaire comprenant 4 numéros pour 20 €,
- Je choisis la formule de soutien comprenant 4 numéros pour 30 €,
- Je demande l'abonnement gratuit
(offre réservée aux communautés religieuses en difficulté).

Communauté religieuse

Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

Adresse courriel :

Téléphone :

Complétez le bulletin d'abonnement, accompagné de votre chèque libellé à l'ordre de « La Fondation des Monastères » et renvoyez le tout sous enveloppe affranchie à :

La Fondation des Monastères
83/85, rue Dutot
75015 PARIS

Conformément à la loi Informatique et Libertés,
vous disposez d'un droit d'accès et de rectification
aux informations vous concernant, en écrivant à
la Fondation.





“ Écoute, mon fils, les préceptes du Maître,
inclina l’oreille de ton cœur, accueille de
bon gré l’enseignement du Père qui t’aime,
et mets-le parfaitement en pratique. ”

Prologue de la Règle de saint Benoît
(traduction de Dom de Haldat du Lys)